

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC**

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES**

**PAR  
ALAIN TAPPS**

**LA GRANDE MAISON RURALE AU TOURNANT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE:  
UN INDICATEUR DU CHANGEMENT CULTUREL**

**AVRIL 1999**

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## RÉSUMÉ

Notre intérêt pour l'histoire des anonymes nous amène à nous tourner vers la maison, objet d'étude privilégié pour connaître l'homme et son milieu. Ce mémoire s'inscrit dans le cadre de travaux d'un groupe de recherche sur l'habitation rurale sous la direction de Paul-Louis Martin. Pour notre part, nous nous attardons à la période 1880-1945 pendant laquelle se diffuse la grande maison rurale d'inspiration coloniale américaine. Les transformations de la maison rurale, au cours de cette période, traduisent l'intégration de l'idéal bourgeois par les bâtisseurs. Ce mouvement s'amorce au XIX<sup>e</sup> siècle: spécialisation de l'espace, cloisonnement accru, rationalité, confort et décoration...sont autant de manifestations de l'émergence d'un nouveau système culturel qui s'inscrit dans la raison bâtitrice. C'est autour de cette même raison bâtitrice que se tisse la grande maison rurale au tournant du siècle. Dans la poursuite de la dynamique des établissements, les ruraux recherchent toujours l'idéal de bien-être. Ils adoptent différents modèles architecturaux auxquels ils greffent des éléments du passé, tradition et modernité s'enchevêtrant pour donner naissance à des changements importants. Témoin de nouvelles préoccupations, cette maison révèle les nouvelles représentations de soi, la montée de l'individualisme, les relations qu'entretiennent les ruraux et leur ouverture sur le monde. Bref, elle fournit de nombreux indicateurs du changement culturel qui anime le monde rural.

## REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer nos remerciements à M. Paul-Louis Martin pour son aide inestimable et aussi pour sa passion, qui nous inspire dans notre métier d'enseignant. À M. François Lachance, étudiant au doctorat, pour son aide précieuse dans des moments opportuns. À Mme Angèle Montour, sans qui nous serions toujours empêtrés dans les dédales administratifs et dont les précieux conseils ont facilité la rédaction de ce mémoire. Enfin, à Matthew, Renée, Julien et Maggie qui, au cours des quatre dernières années, se sont souvent privés d'un père et d'un conjoint.

Alain Tapps

Octobre 1998

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
REMERCIEMENTS	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
LISTE DES TABLEAUX ET DES FIGURES	vi

INTRODUCTION	1
--------------	---

## CHAPITRE I L'HABITATION QUÉBÉCOISE ET LA MODERNITÉ

1. À PROPOS DE LA MODERNITÉ	4
1.1. Un concept flou	4
1.2. Les traits caractéristiques de la modernité dans l'habitation.	6
2. LE CAS EUROPÉEN	7
2.1. Aux origines de la modernité: la bourgeoisie.	7
2.2. L'entrée dans la modernité 1880-1914.	14
3. L'EXPÉRIENCE QUÉBÉCOISE	17
3.1. La bourgeoisie au Québec.	17
3.2. Le XIX <sup>e</sup> siècle québécois.	21
3.3. La modernité au Québec: une rétrospective	26
3.4. Les travaux de recherche sur l'axe laurentien.	27

## CHAPITRE II

### L'HABITATION RURALE MAURICIENNE: L'EXEMPLE DE LA VALLÉE DE LA BATISCAN

1. COLONIAL REVIVAL ET MODERNITÉ : LES MODÈLES THÉORIQUES.	31
1.1. Le modèle théorique américain.	31
1.2. Le modèle théorique québécois.	36
1.1.1. Petite histoire d'un manuel.	36
1.2.1. Économie domestique et modernité.	38
1.3. Diffusion et rapports à l'espace.	43
2. L'EXTÉRIEUR DE LA MAISON.	47
2.1. Le plan au sol et la forme.	47
2.2. Les murs extérieurs.	50
2.3. Les portes et fenêtres.	51
2.4. Le toit	52
2.5. La galerie.	54
2.6. L'aménagement extérieur.	58
3. LE CONFORT DOMESTIQUE	58
3.1. « Une grosse fournaise »...et de plus petites!	58
3.2. « Que la lumière soit ».	62
3.3. La salle de bains.	65
4. INTÉRIEUR ET LOGIQUE FONCTIONNELLE	66
4.1. La circulation	66
4.2. La grande cave	69
4.3. La cuisine et ses annexes.	70
4.4. La cuisine d'été.	72
4.5. La salle à manger	73
4.6. Le salon	75
4.7. Les chambres à coucher et le grenier.	76
CONCLUSION	79
BIBLIOGRAPHIE	84
ANNEXE I - LISTE DES INFORMATEURS	87

## TABLEAUX

I.	Les plans au sol	48
II.	Les revêtements des murs extérieurs	50
III.	Les types de fenêtres en façade	52
IV.	Comparaison du nombre et du type d'appareils de chauffage	59

## FIGURES

I.	Le premier sous-type	35
II.	Le deuxième sous-type	35
III.	Un modèle théorique québécois	39
IV.	Les modifications aux plans	47
V.	Un modèle populaire	49
VI.	Un exemple trifluvien	54
VII.	Une galerie inachevée	55
VIII.	La galerie nous distingue	56

## INTRODUCTION

Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, l'élite québécoise présente le Québec comme un monde idyllique, bien ancré dans ses campagnes bucoliques où les vaillants habitants sont le dernier rempart contre les assauts de la ville, de l'américanisation et de la modernité. Au cours des dernières décennies, de nombreuses études ont ouvert de nouvelles perspectives. À notre tour, nous souhaitons appréhender la réalité, dépasser la vision d'une société rurale traditionnelle. Mais, par où commencer? Par quel objet d'étude? Notre intérêt pour l'histoire populaire nous amène à nous tourner vers le quotidien, mais comment saisir la réalité? La maison nous apparaît comme un objet d'étude pertinent à cette démarche. N'est-elle pas un lieu privilégié pour connaître l'homme dans son intimité, dans sa perception de soi et dans ses relations avec les autres? De plus, nous avons la chance de bénéficier d'une étude en cours sur l'histoire de l'habitation rurale au Québec. En s'attardant à la maison rurale du tournant du siècle, nous cernons un moment clé dans l'évolution du monde rural québécois. L'histoire de la grande maison rurale nous invite donc à une prise de conscience, celle de notre appartenance à une communauté culturelle différente de l'image traditionnelle qui persiste toujours dans certains milieux.

Notre problématique s'inscrit autour de quelques questions. Quels changements touchent la maison rurale entre 1876 et 1945? Quels sont les éléments de continuité et de rupture? Quels facteurs les expliquent? Qu'est-ce que ces changements nous apprennent sur l'habitant, sur ses valeurs, sa perception de soi et sa relation avec le monde? Bref, sommes-nous en présence de l'émergence d'un nouveau système culturel?



## Méthodologie

Prendre la maison comme intermédiaire pour connaître le monde rural comporte certains risques. Par exemple, expliquer la présence d'un élément uniquement par une nécessité fonctionnelle évacue toute la question des représentations, très importantes comme nous le verrons. La démarche adoptée ici implique donc certaines précautions méthodologiques.

Un premier obstacle de taille est l'absence de marchés de construction pour la période étudiée. La présence de témoins matériels que sont ces maisons, permet de combler en partie cette lacune, mais leurs transformations obligent à se doter d'outils de qualité. Sur recommandation de Paul-Louis Martin, cette étude de la grande maison rurale se limite à un modèle précis: la « Colonial Revival », maison d'inspiration coloniale américaine qui s'impose comme le modèle le plus populaire au cours des années 1876-1945. La recherche, dans sa première phase, a d'abord portée sur l'étude des catalogues de plans, des périodiques, des romans et des manuels scolaires pour cerner les caractéristiques des modèles théoriques et construire une grille d'analyse qui permettrait de vérifier la réalité sur le terrain.

La zone d'étude est restreinte à trois villages dans la région de la vallée de la rivière Batiscan: Saint-François-Xavier-de-Batiscan, Sainte-Geneviève-de-Batiscan et Saint-Prosper-de-Champlain. Ces trois villages, fondés à des périodes différentes, permettent d'appréhender les rapports au temps et à l'espace pour mieux cerner la pénétration et l'évolution des modèles. Un relevé des habitations d'inspiration coloniale américaines fut effectué à l'aide de la grille d'analyse architecturale construite à partir des résultats de la recherche théorique. Un corpus de 75 maisons fut retenu pour la première analyse. Notons que cet échantillon de base peut varier selon les caractéristiques étudiées. En effet, des modifications apportées aux maisons ne permettent pas toujours une analyse sur l'ensemble des 75 maisons; voir les notes

particulières à ce sujet. Ce corpus a permis d'évaluer l'état de conservation extérieur et la valeur de ces témoins matériels. Ensuite, de ce corpus, fut prélevé un premier échantillon d'une trentaine de maisons pour lesquelles nous avons établi des chaînes de titres en vue de retenir des témoins représentatifs de la période d'étude. Une enquête orale informelle fut également menée pour vérifier l'état de conservation des intérieurs et identifier la présence d'informateurs de la première heure. C'est ainsi que fut retenu un deuxième échantillon de 15 habitations pour lesquelles nous avons mené une enquête minutieuse auprès de 18 personnes.

### **L'analyse**

Notre analyse s'effectue en deux parties. D'abord par la mise en place d'un contexte théorique nécessaire à la compréhension des changements qui touchent l'habitation rurale québécoise au tournant du siècle. En effet, le passage à un nouveau système culturel se faisant parallèlement avec la modernisation de la maison, il est donc important de bien cerner le concept de modernité. Puis, nous comparons les expériences européenne et québécoise. Cette première partie, nous permet de mettre en place un cadre d'analyse. La seconde partie débute par une comparaison des modèles théoriques américains et québécois. Par la suite, nous identifions les voies de diffusion par lesquelles les modèles s'étendent au monde rural québécois. Enfin, nous procédons à l'analyse de l'extérieur de la maison, du confort domestique, de la circulation intérieure et de la logique fonctionnelle de l'organisation de l'espace qui permet de dégager les changements importants qui transforment le monde rural québécois.

# CHAPITRE I

## L'HABITATION QUÉBÉCOISE ET LA MODERNITÉ

### 1. À PROPOS DE LA MODERNITÉ.

#### 1.1 Un concept flou

Des chercheurs de toutes les disciplines se sont penchés sur le concept de « modernité », et les spécialistes s'entendent sur un point, la difficulté à le cerner précisément. L'auteur de l'article de *l'Encyclopaedia Universalis* résume bien la question:

Mouvante dans ses formes, dans ses contenus, dans le temps et dans l'espace, elle n'est stable et irréversible que comme système de valeurs, comme mythe - et dans cette acception, il faudrait l'écrire avec une majuscule: la Modernité. En cela elle ressemble à la tradition.

Comme elle n'est pas un concept d'analyse, il n'y a pas de lois de la modernité, il n'y a que des traits de la modernité. Il n'y a pas non plus de théorie, mais une logique de la modernité, et une idéologie.<sup>1</sup>

Ces traits sont nombreux mais certains reviennent plus fréquemment. Nous en avons retenu trois:

1. La modernité est perçue souvent comme une crise.
2. La modernité apparaît en dichotomie avec la tradition.
3. Cette apparition est en étroite relation avec la montée de l'individualisme.

---

<sup>1</sup> Jean Baudrillard, " Modernité ", dans *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 12, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1985, p 424.

Mais, tout comme le concept, ces traits sont fortement contestés. On s'interroge à savoir si la rupture historique que l'on identifie par ce concept n'est pas en réalité le symptôme commun de différentes crises ou changements? De même, la confrontation modernité et tradition est remise en question par de nombreux chercheurs. Le nom de notre maison témoin, « Colonial Revival », en est une preuve. La « périodisation classique » en histoire est aussi significative à ce sujet: les temps modernes débutent par la Renaissance, qui est un retour à l'Antiquité sous plusieurs aspects. Ainsi, nous serions toujours les modernes d'un passé dans lequel puise la modernité, la mode vestimentaire en étant l'exemple classique. Cette difficulté à définir la modernité tient « à son rapport au temps, l'époque dans laquelle elle se situe et l'histoire dans laquelle elle s'inscrit<sup>2</sup> », de même, pourrions-nous ajouter, dans son rapport à l'espace.

À la suite de nombreux auteurs, nous lui donnerons un sens propre, lié à notre thématique, ainsi qu'une chronologie particulière, car il est évident que chaque « histoire » a une modernité qui lui est propre: « l'étude du couple antique (ancien) - moderne passe par l'analyse d'un moment historique qui secrète l'idée de modernité et, du même coup, crée, pour la dénigrer ou l'encenser- ou simplement la distinguer ou l'éloigner- une antiquité<sup>3</sup> ». La nôtre, celle de l'habitation rurale, sera liée, entre autres, à l'individu puisque c'est par lui et ses représentations qu'elle se manifeste. Nous rallions également plusieurs auteurs en ne la percevant pas comme une crise, mais comme un phénomène progressif aux nombreuses rémanences du passé. Enfin, nous nous opposons à d'autres puisque nous ne l'envisageons pas comme dichotomique à la tradition. Au contraire, nous la cernons comme une lente transition où tradition et modernité s'entremêlent. Nous rejoignons en ce sens la position du groupe de recherche sur l'axe laurentien:

---

<sup>2</sup> Alexis Nouss, *La modernité*. Coll. Ouverture, Paris, J. Grancher éditeur, 1991, p. 30.

<sup>3</sup> Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*. Paris, Gallimard, 1988, p. 65.

tradition et modernité, ne s'excluent pas mutuellement . La première s'entend généralement comme une accumulation de connaissance mémorisée, puis transmise d'une génération à l'autre. La seconde correspond à un état d'esprit, à une vision du monde et à des pratiques inspirées des progrès de la science et de la technique. Nous disons avec Raffestin et Bresso que l'une n'est pas le contraire de l'autre. Ainsi retrouve-t-on toujours des éléments de modernité dans la tradition et des éléments de traditions dans la modernité... la modernisation -c'est-à-dire finalement, au nom du progrès, l'actualisation concrète d'un principe de renouvellement des institutions, des structures économiques, des pratiques sociales, aussi bien qu'économiques- n'a donc rien d'un phénomène homogène au contour parfaitement défini. Elle se présente plutôt comme un mouvement tendanciel, résultante de la mise en rapport d'éléments de modernité et de tradition. Un mouvement qui de surcroît, se diffuse inégalement dans le temps et l'espace.<sup>4</sup>

Le concept de modernité prend donc autant de sens que le nombre de chercheurs qui l'abordent, d'où la nécessité d'en dégager les traits particuliers liés à l'habitation.

## **1.2 Les traits caractéristiques de la modernité dans l'habitation.**

À partir de différentes études nous identifions certains traits communs de la modernité dans l'habitation. Naturellement, l'un d'eux tourne autour des changements techniques, de l'omniprésence de l'ingénieur dans l'habitation qui intègre des éléments tirés des expériences industrielles. L'évolution technique offre donc à l'homme de nombreuses possibilités à condition toutefois de changer lui-même ses habitudes. Ce changement, fruit d'un long processus, entraîne progressivement de nouvelles expressions de soi. Ces expressions, antérieures aux changements techniques, touchent la maison. En fait, avant de s'imposer et de diriger notre univers quotidien, la technologie est souvent entrée dans la maison parce qu'elle contribuait à façonner l'image de son propriétaire. Ces nouvelles expressions s'installent progressivement dans la mesure où la bourgeoisie impose son code de l'art de vivre. Au coeur des valeurs bourgeoises, l'individualisme et l'intimité mènent à une redéfinition des sphères publiques et privées ( au clivage sexuel également) qui elle, se traduit dans une nouvelle

---

<sup>4</sup> Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, *Atlas historique du Québec, Le pays laurentien au XIXe siècle, les morphologies de base*. Ste-Foy, P.U.L., 1995, p. 127.

organisation de l'espace. La bourgeoisie exige un confort en accord avec ses besoins et un luxe en conformité avec son image. Le tout entraîne des transformations architecturales majeures.

La morale bourgeoise est aussi changeante. Elle se construit au cours des siècles, assimilant certaines idées nouvelles comme celles entourant l'hygiène qui s'inscrit dans la montée de l'intime et dans le monde des représentations. Elle fait également sienne toute l'idée de progrès, du moins en Amérique<sup>5</sup>. Bref, la modernité dans l'habitation se présente sous une nouvelle organisation des formes et de l'espace qui traduit une nouvelle représentation de soi, de manières de vivre et de faire. Elle ne renie pas pour autant son passé dont la présence se fait toujours sentir, parfois intégralement, parfois par adaptation.

## 2. LE CAS EUROPÉEN

### 2.1. Aux origines de la modernité: la bourgeoisie

Dans une étude très bien documentée, Monique Éleb et Anne Debarre<sup>6</sup> identifient la période 1880-1914 comme celle de la transition vers la modernité dans l'habitat. Bien que leur étude porte sur le monde urbain, Paris, il est possible de dégager les grands traits de cette modernité:

L'introduction de techniques constructives nouvelles, puis l'utilisation d'un vocabulaire formel renoué par des conceptions particulières de la décoration et du décor, mais aussi sur les principes hygiénistes, devenus de véritables règles pour l'architecture et enfin le questionnement sur le rôle de l'architecte, vont être moteurs pour la redéfinition de l'oeuvre architecturale et pour l'émergence de l'idée de modernité<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Selon Olivier LeGoff, la bourgeoisie européenne bien qu'adepte de l'idée de confort est quelque peu réfractaire à l'innovation et au progrès contrairement à la bourgeoisie américaine. Olivier Le Goff, *L'invention du confort, naissance d'une forme sociale*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994, pp. 40-41.

<sup>6</sup> Monique Éleb et Anne Debarre, *L'invention de l'habitation moderne*. Paris 1880-1914, (.s.l.), Éditions Hazan et Archives d'Architecture Moderne, 1995, 534 p.

<sup>7</sup> *Ibid.* p. 7.

Elles insistent également sur l'importance du confort dans cette modernité. Dès la fin du XIX<sup>e</sup>, siècle les architectes se préoccupent de l'idée de confort qui se traduit dans l'organisation rationnelle de l'espace. Confort et modernité sont liés bien que, comme le rappelle Olivier LeGoff, « le premier précède, dans l'histoire, le second<sup>8</sup> ». Ce confort, LeGoff le présente comme un corollaire aux représentations; il rejoint en cela la définition qu'en donne Besch en 1845:

L'émergence du confort se situe sous le coup d'une double nouveauté: celle d'une société qui apparaît et qui est définie à partir de l'idée de progrès, celle de pratiques et de représentations spatiales et corporelles liées à la montée de l'intime, à la sédentarisation et à la privatisation de la vie.<sup>9</sup>

Ce changement aux racines profondes est le fait de la bourgeoisie. Plusieurs auteurs se sont penchés sur ce phénomène important pour comprendre les transformations qui toucheront l'habitation.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre connaît des changements importants au niveau des mentalités. « L'évangélisme », mouvement réformateur religieux, dénonce les mœurs douteuses de la noblesse et de l'aristocratie qui, aux dires des tenants du regroupement, sapent les bases de la société anglaise. Les réformistes axent leur prosélytisme auprès de la famille considérée comme le meilleur support de la vie religieuse. Ils s'intéressent principalement au quotidien qu'ils pourvoient de nouvelles règles de conduite. Progressivement, nous assistons à une redéfinition du privé et du public. L'homme, soucieux du travail, hérite du public, la femme, centre du foyer et de la famille, porte sur ses épaules le fardeau du privé. Les moindres tentatives pour en sortir provoqueront un désastre au sein de la société. Catherine Hall<sup>10</sup> s'est interrogée sur ces changements et nous présente le cas de la famille Cadbury.

---

<sup>8</sup> Olivier Le Goff, *Op. cit.* p. 26.

<sup>9</sup> *Ibid.* p. 31.

<sup>10</sup> Catherine Hall, " Sweet Home ", dans Philippe Ariès et Georges DUBY, dirs., *Histoire de la vie privée, tome 4, De la révolution à la grande guerre*. Paris, Seuil, [ s.d.], pp. 53 à 86.

Au départ, les deux membres du couple travaillent au magasin familial et habitent à l'étage. La femme s'occupe de différentes tâches au magasin en plus de celles de la maisonnée où elle reçoit l'aide de deux domestiques, les sphères ne semblent par encore définies. Par contre dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Hall note des changements importants qui annoncent la définition des sphères. L'éducation par exemple, principalement en relation avec le commerce, est réservée aux hommes. Ainsi, les fils du couple reçoivent une formation académique ce qui n'est pas le cas de leurs filles, même si ces dernières aident au magasin à l'occasion. Mais ce sont davantage les nouveaux usages du commerce qui contribuent à la définition des sphères. De plus en plus, les contrats et les rapports avec les banques font partie intégrante des activités des hommes. Est-il nécessaire de rappeler que les femmes mariées ne peuvent contracter ni intenter de procès ou prendre part d'une manière légale dans une affaire? Leur statut rend donc l'homme responsable aux yeux de la loi et les éloigne de plus en plus de la sphère publique. D'autres phénomènes contribuent au mouvement. Par exemple, à l'image d'autres villes anglaises, la cité d'Edgbaston, lieu de résidence des Cadbury, adopte une nouvelle législation sur le quartier résidentiel, interdisant la transformation d'une maison en magasin, manufacture ou atelier. Les Cadbury suivent le mouvement et achètent une maison indépendante du magasin, éloignant ainsi le public du privé. Cette maison, petite au départ, subira des transformations majeures dont plusieurs agrandissements. C'est ainsi qu'une démarcation importante apparaît progressivement: chambres à coucher séparées et, surtout, la répartition des nombreuses fonctions réservées jadis à la cuisine dans plusieurs pièces. Pour Hall, les transformations économiques et sociales poussent à cette séparation de l'espace physique mais surtout à la redéfinition des deux sphères. Elle écrit:

Au début du siècle, au moment où les hommes de la bourgeoisie, fiers de leur succès dans le commerce et les affaires, et confiants dans leurs aspirations religieuses, cherchaient à créer un



monde nouveau à leur image, cette image différenciait énormément la sphère des hommes et des femmes.<sup>11</sup>

Les hommes se rapprochent de plus en plus du public et les femmes du privé, de la « profession » de maternité et de maîtresse de maison. L'homme, vivant dans le public, doit sa sauvegarde à des contacts fréquents avec le foyer dont la femme, porteuse des vraies valeurs, est la gardienne. La dignité de l'homme tient à sa profession publique, la femme au contact de cette dernière y perd la sienne. Ainsi les valeurs bourgeoises triomphent.

Chez les classes inférieures, le modèle ne s'applique pas d'une façon conforme, les conditions économiques obligeant les femmes au travail externe. Toutefois, celui-ci se présentera comme le prolongement des activités domestiques: servantes, femmes de ménage, « nurses », couturières, modistes composeront les métiers « tolérables ».

La situation française, parisienne plus précisément, est exposée d'une façon remarquable dans une étude d'Annik Pardailhé-Galabrun<sup>12</sup> sur l'habitation parisienne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Elle dégage trois traits caractéristiques de l'habitation. Dans un premier temps, l'interdépendance des pièces les unes par rapport aux autres laisse envisager la maison comme une enfilade de pièces. Deuxièmement, l'utilisation de cloisons entraîne un enchevêtrement d'annexes créant ainsi une certaine intimité ou du moins l'isolement. Nous assistons donc progressivement à une réorganisation de l'espace autour des sphères publique et privée. Finalement, la prédominance de la structure verticale du logement disparaîtra progressivement dans les dernières décennies du siècle au profit de l'appartement horizontal et, ce, principalement dans les milieux aisés.

---

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 2.

<sup>12</sup> Annik Pardailhé-Galabrun. *La naissance de l'intime, 3 000 foyers parisiens XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles.* Coll. Histoires, Paris, P.U.F. 1988, 523 p.

En France comme en Angleterre, la montée de la bourgeoisie culminera au XIX<sup>e</sup> siècle qui est celui de la rationalité. Jürgen Habermas<sup>13</sup> rejoint en partie Catherine Hall dans sa perception de l'impact de la nouvelle conception de la famille sur l'habitation. Cette conception, il l'associe étroitement à la montée de la bourgeoisie. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, les bourgeois s'opposent à la « fausse » conception familiale de la noblesse, où les mariages d'affaire persistent et où le couple vit séparément, confiant l'éducation des enfants à des tiers. Leur conception s'inspire, selon l'auteur, du modèle traditionnel tel que maintenu par les ruraux.

Habermas nous intéresse aussi pour le parallèle qu'il établit entre la spécialisation des pièces et la progression de la bourgeoisie. Selon lui, la pièce familiale devient de plus en plus petite avec le temps sinon disparaît complètement. À l'inverse, les pièces réservées à chaque membre de la famille s'accroissent et sont aménagées d'une façon toujours plus individuelle en conformité avec les grands principes du libéralisme. Chez la bourgeoisie, l'isolement dont peut jouir, même au sein de la maison, chaque membre de la famille passe pour être distingué.

Le rétrécissement de la salle commune profitera aussi à une nouvelle pièce: le salon. Il est réservée à la société qu'il ne faut surtout pas confondre avec le cercle étroit et très fermé de la famille. Notons également que seul le concept de salon, selon Habermas, rappelle que les discussions en société et son usage public proviennent de l'aristocratie. Il insiste beaucoup sur le fait que les individus réunis au salon se trouvent exclus du cercle intime: « Ils sont en quelque sorte saillie et toujours la toile de fond d'une vie privée, qui, au sein de l'espace clos formé par la famille patriarcale, a

---

<sup>13</sup> Jürgen Habermas. *L'espace public, Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Trad. Marc B. de Launay, Coll. Critique de la Politique, Paris, Payot, 1978, 327 p.

conquis sa forme institutionnelle<sup>14</sup> ». D'une façon générale, Habermas soutient la présence d'une ligne de partage entre la sphère publique et la sphère privée dans la maison. Elle traverse son centre. Les individus quittent l'intimité de leur chambre pour l'espace public du salon.

Ce résumé des propos d'Habermas illustre les liens qu'il tisse entre la bourgeoisie et la maison. Il conçoit l'espace intérieur comme le prolongement de l'émancipation politique et économique qu'a connue la bourgeoisie. Ainsi, à l'indépendance dont jouit le propriétaire sur le marché public, correspond au sein de la famille, une libre représentation de soi. L'intimité familiale permet de se dégager des contraintes sociales, le foyer est la garantie d'une autonomie privée. Cette garantie repose principalement sur les représentations que les bourgeois se font de la famille, une communauté d'affection qui unit durablement les deux époux. La famille protégerait le développement de toutes les facultés qui distinguent une personne cultivée. A l'émancipation économique et politique succéderait une émancipation psychologique.

L'étude de Michelle Perrot<sup>15</sup> confirme dans l'ensemble les propos de Habermas. Elle émet l'hypothèse d'une relative unité du mode de vie de la bourgeoisie française et européenne au XIX<sup>e</sup> siècle. La maison est une affaire de famille, mélange de rationalité fonctionnelle, d'un confort encore réduit comparativement à ce qui l'attend au siècle suivant. Même discours chez Roger-Henri Guerrand : « L'intérieur de chaque appartement offre une rationalité sur laquelle on ne reviendra pas avant longtemps. Il

---

<sup>14</sup> *Ibid.* p. 56.

<sup>15</sup> Michelle Perrot, « Manière d'habiter » dans Philippe Ariès et Georges Duby, dirs., *Histoire de la vie privée, tome 4, De la révolution à la grande guerre*. Paris, Seuil, [ s.d ], pp 307 à 322.

comprend obligatoirement un espace public de représentation, un espace privé pour l'intimité familiale et des espaces de rejet<sup>16</sup> ».

Selon lui, c'est la salle à manger qui joue le mieux le jeu des représentations avec son exhibition d'argenterie et par le service de plats gastronomiques. Elle est aussi un espace de sociabilité de la famille, bien qu'elle perd ce caractère à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais, pour un salon qu'ils ne possèdent pas tous, les bourgeois seront prêts à beaucoup de sacrifices puisqu'il est le symbole par excellence de leur classe. Guerrand écrit:

Notons que chez les tout petits bourgeois, où les relations se réduisent presque à la famille, le salon est un lieu quasi mort, avec ses meubles recouverts de housses de protection. Certains spécialistes des aménagements intérieurs finiront par protester contre l'existence de cette pièce inhabitée et la déclareront inutile. Ils en sous-estimaient gravement l'importance symbolique, la marque d'appartenance à une classe.<sup>17</sup>

Il rejoint Habermas au sujet du salon comme lieu exclusif aux « étrangers ». De même lorsqu'il reprend les propos de A. Daumard pour illustrer la symbolique de la maison au XIX<sup>e</sup> siècle. « L'espace se répartit symboliquement en intérieur-famille-sécurité/extérieur-étranger-danger<sup>18</sup> ».

Nous saisissons donc tout le poids de la bourgeoisie dans les transformations qui touchent l'habitation. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle impose sa vision du chez-soi, son idée de confort qui, notons-le, contrairement au continent américain, est quelque peu réfractaire à l'innovation et au progrès<sup>19</sup>.

---

<sup>16</sup> Roger-Henri Guerrand, "Espaces privés" dans Philippe Ariès et Georges Duby, dirs., *Histoire de la vie privée, tome 4, De la révolution à la grande guerre*. Paris, Seuil, [s.d.], pp. 325 à 411.

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 333.

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 335.

<sup>19</sup> Olivier Le Goff, *Op. cit.* p. 40.

## 2.2. L'entrée dans la modernité 1880-1914

Revenons à l'étude de Éleb et Debarre sur Paris qui qualifie la période 1880-1914 de transitoire vers la modernité. Au centre de cette transmission, la vie familiale, idyllique, mais aussi le clivage sexuel associé à la sphère publique/sphère privée. Ces nouvelles règles de savoir-vivre se perçoivent naturellement à travers l'organisation des pièces.

La disposition intérieure suivra, chez les bourgeois, la règle tripartite calquée sur l'hôtel: réception, service et intimité. Les grands volumes sont valorisés dans la sphère publique. Habituellement les pièces de réceptions donnent sur la rue, la cuisine à l'arrière et les chambres à coucher à l'étage. En ce sens, les ouvertures contribuent à la valorisation des grands espaces. Balcons et fenêtres sont revus, tout comme la forme des toits pour procurer une vue sur la nature. Les auteurs insistent sur l'importance de s'accaparer l'extérieur pour favoriser la vie à l'intérieur. Nous y reviendrons. Pendant toute cette période les pièces sont redéfinies en fonction des rapports avec la sphère publique. Certains espaces vont s'ouvrir aux visiteurs tandis que d'autres se privatisent.

Au centre de ce changement, la salle à manger représente bien le phénomène: « une pièce dont les rôles sont multiples, puisqu'elle est à la fois lieu intime et de sociabilité<sup>20</sup> ». La salle à manger est dotée d'un bon éclairage naturel et artificiel, il offre une ambiance chaleureuse et éclatante. L'ameublement et les accessoires étalent la réussite des occupants tandis que l'hygiène oblige un revêtement mural de qualité, lavable, tout comme le plancher doté d'un carrelage. Le « décroisement » est de plus en plus fréquent avec les autres pièces de réception. Les portes doubles, vitrées,

---

<sup>20</sup> Monique Éleb. *Op. cit.* p. 105.

serviront de transition avant le « décroisement » total. Seules les colonnades signaleront la séparation et les affectations différentes entre la salle à manger et le salon.

Le salon revêt naturellement ces beaux atours. Aire d'accueil et de réception, il est richement décoré et bénéficie de nombreuses ouvertures aux dimensions importantes. Chez les plus riches on en retrouvera un deuxième, plus petit, réservé à la famille.

Considérée longtemps comme insalubre, la cuisine est toujours reléguée à l'arrière. Dans un agencement articulé, on y retrouve un évier et des équipements mobiliers tels armoires et buffets. Le nombre d'ouvertures et leurs dimensions sont augmentés. Progressivement les architectes portent une attention particulière à cette pièce en prévoyant sur les plans les différents équipements. Les auteurs soulignent toutefois que ce n'est qu'après la guerre (1914-18) que l'organisation de la cuisine sera plus rationnelle et que l'on doit cette rationalité au logement ouvrier, plus petit, qui nécessite le maximum de gains d'espace tout en facilitant le travail.

La chambre à coucher connaît aussi des changements. Plus on progresse dans le temps, plus le rapport une chambre à coucher par personne devient important. Il permet d'atteindre l'idéal intime tout en répondant aux normes hygiéniques. Lorsque l'on retrouve ce ratio pour les enfants, nous sommes définitivement en présence d'un signe de confort et de modernité. Les auteurs signalent toutefois que, pendant cette période, le partage des chambres à coucher est toujours une réalité, mais la présence d'au moins une chambre pour chaque sexe témoigne de l'engagement sur le chemin de l'intimité. Elles se situent habituellement à l'étage, mais on retrouvera souvent la chambre des maîtres au premier, donnant sur l'aire de réception. Elle est mise en valeur par un traitement architectural particulier contribuant à la représentation et rappelle, selon les

auteurs, « qu'il est encore d'usage d'ouvrir sa chambre les jours de réception dans les classes aisées<sup>21</sup> ».

Si auparavant les rapports au corps limitent le développement des salles de bains, des changements importants se profilent dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La question hygiénique est au coeur de ces changements. Une nouvelle problématique s'installant, la propreté devenant un signe distinctif symbolisant la « propreté morale ». Les auteurs de traités d'hygiène reprochent aux architectes d'isoler les salles de bains et d'offrir des conditions misérables. Les spécialistes les sensibilisent à les rendre plus confortables et fonctionnelles par l'agrandissement de la pièce, en les dotant de plus grandes ouvertures et en les rapprochant de la chambre des maîtres. L'arrivée du siphon permettra de régler les problèmes des odeurs et de repenser la salle de bains. Progressivement, elle fusionne avec la salle de toilette, lieu de coquetterie, pour donner une nouvelle pièce qui se retrouve légèrement en retrait de l'espace public ou à l'articulation des deux sphères.

Le développement technique ajoute au confort de la maison. Ventilation, électricité, téléphone, chauffe-bains, équipements perfectionnés pour les lieux d'aisance et le système de chauffage contribuent à améliorer la vie des Parisiens. Ce progrès du confort se voit également dans la multiplication des espaces de rangements qui évite le désordre. Notons que les auteurs signalent fréquemment les différences d'une classe sociale à l'autre. Les grandes lignes de ce passage à la modernité sont tracées, elles serviront comme points de repère pour notre analyse.

---

<sup>21</sup> *Ibid.* p 139.

### 3. L'EXPÉRIENCE QUÉBÉCOISE

#### 3.1. La bourgeoisie au Québec.

Dans quelle mesure le modèle européen est-il applicable à la situation québécoise? Notre connaissance de l'histoire nord-américaine nous amène à traiter délicatement toute comparaison avec l'Europe. Non pas que nous considérons l'Amérique comme soustraite à toute influence ou encore comme un territoire hors du temps. Cette précaution vient plutôt du fait que la progression de la bourgeoisie, bien qu'indéniable, ne s'est pas faite dans le même contexte social qu'en Europe. Rappelons que la bourgeoisie européenne a côtoyé la noblesse d'Ancien régime, s'est mesurée à elles, s'est opposée à elles, entre autres dans ses conceptions de la famille et de l'habitation. L'histoire américaine n'a pas vécu de façon radicale ces luttes bien qu'elles l'aient influencée.

À l'image de l'Europe les principes du libéralisme et son corollaire la primauté de la propriété privée sont bien reçus dans le Québec du XIX<sup>e</sup>: « Le discours met surtout l'accent sur le caractère à la fois nécessaire et bénéfique du progrès matériel engendré par le développement économique<sup>22</sup> ».

Cette idée du progrès n'est pas l'apanage exclusif des anglophones bien qu'ils composent majoritairement la bourgeoisie québécoise. Au contraire, plus on progresse dans le siècle, plus la bourgeoisie francophone adhère à cette idée de progrès et la répand puisque s'y ajoute dans son cas l'idée de rattrapage.<sup>23</sup> Jetons un regard sur le témoignage d'un de ses représentants.

---

<sup>22</sup> Paul-André Linteau et al. *Histoire du Québec contemporain, tome I, De la Confédération à la crise*. Montréal, Boréal Express, 1989, p. 348.

<sup>23</sup> *Ibidem*.



En 1896, Testard DeMontigny publie un volume intitulé *Manuel d'économie domestique*.<sup>24</sup> Dans son introduction, il souligne la nécessité de mettre à la portée de tous, les règles de l'économie familiale. Après avoir situé l'importance du rôle de la femme, conforme à l'idéologie bourgeoise ( et cléricale), il décrit l'ameublement d'une maison pièce par pièce. Il souligne dès le départ la nécessité d'acheter du « bon » pour réaliser une économie à long terme. Toutefois sa conception du « bon » n'est pas à la portée de tous.

L'intérieur que décrit DeMontigny est très luxueux. La maison devrait comporter un salon, une salle à manger, une cuisine distincte, le nombre de chambres à coucher nécessaire ( il ne précise pas cette nécessité!), une chambre à couture et, dans certains cas , un cabinet d'étude pour l'homme lettré et un autre pour la femme. Curieusement, il souligne que la salle de bains est une nécessité si elle est possible, aucun avertissement du genre ne concerne les autres pièces. Les propos de Roger-Henri Guerrand<sup>25</sup> sur l'hygiène en Europe trouveraient-ils un sens ici? Quand au mobilier, le piano est indispensable, si on en a les moyens, tandis que sofa, fauteuils et chaises de préférence en bois d'acajou, de noyer, de merisier ou d'érable, complètent le portrait. Les tapis, selon lui, devraient être du type « Brussels ». Il recommande une liste de plantes vertes, chaque fenêtre selon son orientation recevant la sienne. La salle à manger n'est pas complète sans un luminaire suspendu mais curieusement l'argenterie n'entre pas dans ses soucis. Les chambres sont « simples » selon ses propres termes. Fauteuil, canapé, séchoir, bureau, lavabo et buffet, cuvette et bidet sont quelques-uns des éléments nécessaires à cette simplicité. La maison ne possède pas d'oratoire? Alors, la chambre à coucher de la maîtresse devra comporter un petit autel où s'y

<sup>24</sup> Testard DeMontigny, *Manuel d'économie domestique*. Montréal, Cadieux & Derome, 1896, 327 p.

<sup>25</sup> Roger-Henri Guerrand, *Op. cit.* p. 337. Guerrand constate la continuité dans la question hygiénique plutôt que l'apport de la rationalité qui domine dans le reste de la maison. La toilette, par exemple, fera l'objet d'une loi en Angleterre tandis qu'en France on n'y voit qu'un gaspillage d'eau.

dérouleront les prières en famille. Le cabinet d'étude est aussi bien meublé que le salon; on y retrouve même une petite bibliothèque tournante pour éviter les déplacements. Bref, ne croyons surtout pas que cet intérieur est commun à la population québécoise. Par contre, il représente très bien les valeurs de la bourgeoisie, l'importance du paraître, de la mode, du progrès. Malheureusement, DeMontigny ne nous renseigne pas beaucoup sur les fonctions de ces pièces. Toutefois leur appellation et leur contenu nous démontrent que la spécialisation est présente. Le progrès occupe également une bonne place: laveuse à cylindre avec tordeuse, machine à coudre etc sont présentées comme des biens essentiels. Concluons donc avec lui: « Voilà à peu près ce qu'il faut pour une bonne maison bourgeoise. On peut se contenter et être heureux avec beaucoup moins, comme on peut être privé et se faire une maladie de n'avoir pas dix fois plus<sup>26</sup> ».

L'agriculturisme, soutenu par le clergé, est aussi présent dans ce Québec du XIX<sup>e</sup> siècle. Sans minimiser l'influence de ce dernier, des études pondèrent les jugements sévères d'un Québec rural, traditionnel et peu ouvert aux influences extérieures. Tout d'abord les études de Léon Gérin démontrent que le Québec rural est un monde diversifié. De même, les travaux beaucoup plus récents du groupe de recherche sur l'axe laurentien mettent en évidence un monde pluriel ouvert à l'influence nord-américaine et sensible à un nouveau contexte de civilisation. Ces recherches sont loin d'être terminées; « néanmoins, elles montrent déjà des cohérences et des processus d'adaptation au changement qui dessinent un cadre de référence utile pour toute une variété de recherches auxquelles la dimension de l'espace devrait pouvoir apporter un éclairage indispensable<sup>27</sup> ». Il n'en demeure pas moins que le discours clérical trouvera des échos importants. D'une façon générale, le courant clérical est associé de près au

---

<sup>26</sup> Testard DeMontigny, *Op. cit.* p. 118.

<sup>27</sup> Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, " Un nouveau regard sur le XIX<sup>e</sup> siècle québécois: l'axe laurentien comme espace central ", *Interface*, vol.14, no.1 ( janvier-février 1993) p 31.

nationalisme basé sur la foi, la langue et la terre. Tournée vers le passé, l'Église valorise au départ la famille, unité de base de la nation et de la propagation de la foi, rejoignant ainsi le phénomène européen. Ici comme en Europe, elle sera la base de la société et le foyer, son gardien.

Les travaux de Gérin nous éclairent sur ce sujet. Dans son ouvrage *Le type économique et social des Canadiens*, il émet des observations intéressantes. Il compare deux familles l'une de Saint-Justin et l'autre de Saint-Dominique. Chez cette dernière, il dénote (1887) la presque égalité de l'autorité maternelle à celle du père et même, un certain laisser-aller dans les relations parents-enfants. Il insiste d'ailleurs sur le fait que c'est une distinction très importante par rapport aux paysans français. Gérin insiste aussi sur l'impact de la pénétration du commerce en milieu rural sur la conception de la famille. À Saint-Dominique la séparation de la famille et de l'atelier s'accroît, la ferme n'assure pas la subsistance future à tous ses membres. L'éducation se distingue également: à Saint-Justin la famille assure le minimum, la petite école étant peu fréquentée, tandis qu'à Saint-Dominique, le père se prive d'un fils en plein été pour qu'il suive un stage d'apiculteur à l'extérieur. Revenons à la situation de la femme. Gérin compare la rédaction du testament à Saint-Justin et à Saint-Dominique. Dans le premier cas, la mère participe à sa rédaction et héritera de la moitié des biens; l'autre moitié ira à un fils. À Saint-Dominique, l'épouse n'y participe pas, mais elle est la légataire universelle, l'exécutrice et l'administratrice des biens. Cette situation aura-t-elle un impact sur la maison?

---

Du côté des États-Unis, Giedeon<sup>28</sup> affirme, comparativement à l'Europe, une plus grande égalité de la femme à l'homme principalement pour des raisons religieuses, il identifie l'importance du rôle des Quakers à ce sujet; le nouveau contexte nord-américain dont celui de la démocratie et des luttes antiségrégationnistes du XIX<sup>e</sup> siècle, joue également un rôle majeur. Pour lui, cette égalité a des conséquences importantes sur l'aménagement de l'habitation car le mouvement féministe entraînera la rationalisation « féminine » de l'espace intérieur. Peut-on croire à une influence semblable chez nous?

Nous retrouvons donc sensiblement les mêmes discours de ce côté-ci de l'Atlantique. Il semble, du moins en théorie, que la redéfinition des sphères publique et privée est bien amorcée dans le XIX<sup>e</sup> siècle québécois. Idéologies bourgeoise et cléricale, les usages du commerce, les règles de droit contribuent à distinguer les sphères des deux sexes, ce qui normalement entraîne une réorganisation de l'habitation. Il reste donc à vérifier, sur le terrain, si ces changements existent dans le monde rural.

### 3.2. Le XIX<sup>e</sup> siècle québécois.

À l'image des données de Catherine Hall, plusieurs chercheurs ont constaté en milieu urbain la présence de grandes maisons bourgeoises dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Tout comme celle des Cadbury, les fonctions commerciales et résidentielles se côtoient. Ce fait est d'ailleurs connu depuis longtemps. Dans *l'Atlas historique du Canada*<sup>29</sup>, les chercheurs présentent un modèle type de la maison urbaine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Citons pour la région trifluvienne, le Manoir de Tonnancourt ou la Grande Maison des Forges du Saint-Maurice parmi d'autres. L'histoire trifluvienne démontre également, à

---

<sup>28</sup>Siegfried Giedeon. *La mécanisation au pouvoir, tome 3, Les machines dans la maison*. Paris, Denoël/Gonthier, 1980, pp. 10 à 15.

<sup>29</sup> Cole R. Harris, dir., *Atlas historique du Canada, Des origines à 1800*. Montréal, P.U.M., 1987, planche 55.

l'instar du phénomène occidental, le déplacement des familles bourgeoises des rues commerciales vers des secteurs résidentiels, puis vers le second plateau où espace vert, grands terrains, qualité de l'air et de vie en général répondent à leur statut<sup>30</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les travaux de Bergeron<sup>31</sup> et Noppen<sup>32</sup> illustrent également cette réalité. Que ce soit les maisons cossues du Mille carré doré de Montréal, celles d'Outremont dans la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle ou encore celles de la Grande Allée à Québec, la preuve n'est plus à faire. Toutefois peu d'études, rappelons-le, se sont attardées sur les zones rurales, et encore moins sur l'impact de ces grandes maisons sur l'habitation domestique des régions rurales.

Nous recourons à nouveau aux travaux Léon Gérin qui apportent un éclairage à ce sujet. En 1890 il observe la population de Saint-Justin, plus précisément la famille Casaubon.<sup>33</sup> Gérin avait demandé à son oncle, curé de la paroisse, de lui trouver une famille type de la région. Cette famille possède une maison de bois de 34 pieds par 24 pieds, d'un seul étage avec grenier toutefois. L'ensemble de la propriété familiale comporte de nombreux bâtiments de ferme. Cette habitation a 77 ans au moment de la première étude, mais elle a subi des réparations quelques années auparavant.

Le rez-de-chaussée est divisé en quatre parties. La porte d'entrée donne sur la grande chambre. Multifonctionnelle, elle sert à la fois de cuisine, de salle à manger, de lieu de travail et de réunion familiale. Gérin note que c'est dans cette pièce que l'on reçoit les voisins. Les trois autres chambres sont séparées de la cuisine par des cloisons de bois. La plus grande abrite leur fille aînée, une tante du côté paternel et sert

---

<sup>30</sup> Alain Gamelin et al. *Trois-Rivières illustrée*. Trois-Rivières. La Corporation des fêtes du 350<sup>e</sup> anniversaire, 1984, p. 74ss.

<sup>31</sup> Claude Bergeron, *Architecture du XX<sup>e</sup> siècle au Québec*. Montréal, Musée de la civilisation/Méridien, 1989, 271p.

<sup>32</sup> Luc Noppen, dir., *Architecture, forme urbaine et identité collective*. Sillery, Septentrion, 1995, 267p.

<sup>33</sup> Jean-Charles Falardeau, *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin*. Montréal, P.U.M., 1968, 179 p.

également de salon. Gérin n'en dit pas plus sur cette dernière fonction, mais la présence de six chaises et d'une berçante l'atteste. La petite chambre qui débouche sur cette dernière est celle d'une autre tante. Enfin, la dernière chambre du premier plancher est réservée au fils aîné et à son épouse. Le grenier est divisé en deux parties, une sert comme espace de rangement, l'autre « cache » les lits du père et de la mère, d'une fille et de deux garçons. Nous constatons ici une mentalité différente par rapport à la famille « bourgeoise ». Les parents sacrifient leur intimité au profit de la plus vieille personne de la maisonnée et du plus jeune couple de la famille.

En général, cette habitation s'apparente à la maison de transition que l'Europe connaît à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, phénomène très bien identifié au Québec par Paul-Louis Martin<sup>34</sup>. Espace privé restreint, présence d'un salon mais qui fait aussi office de chambre et de la grande salle qui est multifonctionnelle. L'ameublement n'offre rien qui puisse indiquer le progrès ou les valeurs bourgeoises. Rappelons toutefois que cette maison a plus de soixante-dix ans passé. Quarante-cinq ans plus tard, Phillippe Garigue<sup>35</sup> retourne sur le terrain vérifier l'état de la situation. Malheureusement il ne fait que constater le bon état des habitations, la présence d'appareils modernes et d'automobiles, sans fournir plus de détails qui auraient été utiles à notre recherche.

Heureusement pour nous, un autre auteur, l'abbé Herman Plante, s'intéresse à Saint-Justin en 1937. Il observe

Il y a ici trois types de maison qui représentent trois époques: les anciennes, celles des deux ou trois dernières générations et les modernes.

Les premières sont en minorité. Blanchies pour la plupart et sans galerie, elles font la nique au temps. C'est dans cette catégorie qu'on trouve des cuisines à pignons séparées par un mur du corps de la maison, les toitures de bardeaux, les murs extérieurs en planches larges et rugueuses, les planchers de bois mou.

Les maisons de la deuxième catégorie sont les plus nombreuses. Elles ont généralement une couverture en tôle, des murs peints à la céruse, des persiennes et une

<sup>34</sup> Paul-Louis Martin, *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*. Coll. Géographie historique, Québec, P.U.L., 1999, 378 p. ( À paraître en mai 99)

<sup>35</sup> Jean-Charles Falardeau, *Op. cit.* p.133.

galerie couverte. À l'intérieur, la cuisine et la maison proprement dite ne forment qu'une pièce spacieuse, éclairée de trois côtés.

Enfin, les dernières sont de forme carrée, lambrissées de bardeaux bruns et coiffées d'une couverture à pyramide écrasée. Les pans du comble ne rognent pas les plafonds du rez-de-chaussée. L'étage supérieur se trouve ainsi plus haut et plus ensoleillé que celui des autres. Peu nombreuses encore, elles finiront par supplanter les autres.<sup>36</sup>

Nous avons sous les yeux une « chronologie » de la maison qui culmine, à n'en pas douter, avec la maison d'inspiration coloniale américaine. La dernière phrase est très importante: Plante perçoit la popularité de ce type de maison à Saint-Justin. Il pourrait apparaître comme un visionnaire; il faut toutefois nuancer cette affirmation puisque au moment où il écrit ces lignes, la maison d'inspiration coloniale américaine est omniprésente dans les villages riverains. Nous y reviendrons. Portons plutôt un regard sur la maison rurale du XIX<sup>e</sup> siècle, antérieure à la maison d'inspiration coloniale.

Nous avons la chance de posséder une étude complète de Paul-Louis Martin sur l'habitation rurale. Basée sur plus de 900 actes notariés, documents imprimés, iconographiques et figurés, l'auteur qualifie la grande maison rurale du XIX<sup>e</sup> siècle d'habitation pré-moderne<sup>37</sup>. Nous ne rappellerons ici que les grandes conclusions de l'étude, quitte à revenir plus loin sur certains détails lorsque nous aborderons la maison moderne qui s'inscrit dans la continuité.

L'étude établit clairement l'agrandissement constant de la maison tout au cours du siècle, démontrant à la fois l'aisance des propriétaires mais aussi l'arrivée des changements techniques qui le permettent; ce qui n'est pas sans rappeler le cas des Cadbury. En parallèle, on observe l'augmentation du cloisonnement derrière lequel se profile la réorganisation des espaces en fonction des aires publiques et privées. Nous y

---

<sup>36</sup> Herman Plante, *Saint-Justin, foyer de sérénité rurale*. Trois-Rivières, Le Bien Public, 1937, p. 87.

<sup>37</sup> Paul-Louis Martin, *Op. cit.*

découvrons également l'utilisation maximum de l'espace à des fins habitables ou de rangements. Le grenier-rangement cède sa place aux chambres, la cave, surélevée, prend la relève. La réorganisation de ces espaces permettra, entre autres, de déplacer des sphères d'activités de la salle commune vers d'autres pièces. L'augmentation du nombre d'ouvertures, l'agrandissement de la surface habitable et la hauteur des plafonds, tout concourt à valoriser les grands espaces. La notion du confort domestique est omniprésente au cours de ces années et résume assez bien les transformations qui se produisent:

Ce sont en premier lieu les améliorations apportées au cadre ambiant, incluant les dispositifs de chauffage, d'éclairage et de circulation; viennent ensuite les commodités et les changements d'organisation spatiale liée à diverses fonctions ménagères; quelques éléments physiques indiquent sans doute la progression vers certains idéaux d'ordre moral, tels le respect des individualités, de l'intimité des personnes, ou encore visent à exprimer le statut social de la famille au sein de la communauté.<sup>38</sup>

Nous découvrons également tout au long de cette étude l'importance du paraître, de la nouvelle représentation de soi qui s'inspire des valeurs véhiculées par la bourgeoisie.

Notons en terminant que nous ne nous attarderons pas ici sur les changements dans l'habitation aux États-Unis. Signalons toutefois que nous assistons sensiblement aux mêmes phénomènes du côté américain. Une différence majeure toutefois tranche l'expérience américaine et l'expérience européenne; elle se situe au niveau des techniques: « De 1850 à 1890, on ne considère aucune activité quotidienne comme allant de soi. Dans une fièvre d'invention, on restructure tous les objets<sup>39</sup> ». De plus, la modernisation « technique » de l'habitation débute et progresse plus rapidement en Amérique. À ce titre, les ouvrages de Giedeon le prouvent indéniablement.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> Olivier Le Goff, *Op. cit.* p 41.



### 3.3. La modernité au Québec: une rétrospective.

Au Québec, la modernité a été longtemps associée à la Révolution tranquille. Elle serait apparue avec le gouvernement Lesage, rompant avec la « Grande Noirceur » du Duplessisme. Bref, comme une génération spontanée, la modernité surgirait de nulle part au début des années soixante. Des études récentes ont nuancé fortement ce miracle québécois.

Dans son étude sur les intellectuels, Andrée Fortin<sup>40</sup> voit dans le XIX<sup>e</sup> siècle québécois l'émergence graduelle des intellectuels. D'abord soumis au monde politique, ils se différencient graduellement et représentent un groupe à part entière à la fin de la seconde guerre mondiale. Elle situe la modernité intellectuelle entre 1918 et le référendum de 1980, période où la politique est subordonnée à l'intellectuel. Enfin, elle qualifie de post-moderne la période actuelle. Quelques années auparavant, Marcel Fournier s'insurgeait également contre le fait de situer la naissance de la modernité intellectuelle à la révolution tranquille. Il attribuait cette perception au fait qu'il n'y avait pas eu de rupture radicale, mais: « une introduction progressive, pièce par pièce des innovations... Pas de rupture mais une lente évolution sous le signe de l'équilibre, de la mesure du juste milieu<sup>41</sup> ». Lamonde et Trépanier, à propos de la modernité culturelle, décrivent la période 1895-1929 comme « une modernité discontinue qui reprend un tracé important de l'histoire intellectuelle du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>42</sup> ». Ils font de la période 1930-1940, une ère de pionniers, où l'on voit l'affirmation du « je », le début de la sécularisation et des prises de distances par rapport au nationalisme traditionnel. L'après-guerre s'inscrit dans la continuité tout en ouvrant de nouvelles brèches. Enfin,

---

<sup>40</sup> André Fortin, *Passage de la modernité, Les intellectuels québécois et leurs revues*. Sainte-Foy, P.U.L., 1993, 406 p.

<sup>41</sup> Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité, Science, culture et société au Québec*. Montréal, St-Martin, 1986, p. 73.

<sup>42</sup> Yvan Lamonde et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*. Montréal, I.Q.R.C., 1986, 319p.

Dickinson et Young<sup>43</sup> dans leur étude socio-économique, s'accordent avec les auteurs précédents pour nuancer le rôle de la révolution tranquille et également sur la difficulté à cerner le concept de modernité. Et du côté de l'habitation rurale québécoise, quand entre-elle dans la modernité?

### 3.4. Les travaux de recherche sur l'Axe laurentien.

Les chercheurs du groupe de recherche sur l'axe laurentien se sont penchés sur le XIX<sup>e</sup> siècle québécois. Ils souhaitent jeter un nouveau regard sur la vision traditionnelle :

Pendant longtemps, on l'a dépeinte (la société québécoise) comme une société repliée sur ses terres, cramponnée à une agriculture traditionnelle et, de plus, soumise au leadership de ses prêtres. Peu sensible aux courants de modernité qui transformaient le continent nord-américain, subissant passivement, comme obligée, son intégration à l'économie de marché et l'urbanisation de son territoire. En somme, on la voyait comme une société dont l'évolution avait été commandée par des forces externes et qui manifestait surtout par ses formes de résistance aux pressions exercées sur elle.<sup>44</sup>

Nous ne souhaitons pas revenir ici sur l'ensemble du débat sur cette interprétation du XIX<sup>e</sup> siècle québécois, sinon pour rappeler que plusieurs chercheurs se sont attaqués à la vision traditionnelle<sup>45</sup>. Nous rappellerons ici les grandes conclusions du Groupe de recherche sur l'axe laurentien.

Deux grands mouvements démographiques démontrent le dynamisme de la

<sup>43</sup> John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Septentrion, 1992, 383p.

<sup>44</sup> Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin. Atlas historique du Québec, Le pays laurentien au XIX<sup>e</sup> siècle, les morphologies de base. Sainte-Foy, P.U.L., 1995, p. 2.

<sup>45</sup> Parmi les nombreux travaux, notons le débat entre Fernand Ouellet et Jean-Pierre Wallot. Voir également René Durocher et Paul-André Linteau, *Le "retard" du Québec et l'infériorité économique des Canadiens français*. Coll. Études d'histoire du Québec, no.1, Montréal, Boréal Express, 1973, 127 p. et plus récemment, Michel MORRISET, *L'agriculture familiale au Québec*. Coll. Alternative paysanne, Paris, l'Harmattan, 1987, 296 p. Béatrice Craig " Pour une approche comparative de l'étude des sociétés rurales nord-américaines ", dans *Histoire Sociale/ Social History*, vol. XXIII, no 46 (novembre 1990) pp. 249-270 et Michel Verdon et Louis Roy, " Les grandes fresques dichotomiques de l'histoire rurale québécoise, Une perspective anthropologique " dans, *Anthropologie et Sociétés*. vol. 18 no. 2 (1994) pp. 145-172.

société rurale. Le premier, centrifuge, des débuts de la colonie jusqu'au XIX<sup>e</sup> est caractérisé par l'expansion de la population par étape suivant les voies d'eau et autour des centres urbains. La fin de ce mouvement a amené les historiens à considérer l'espace québécois comme saturé et à conclure à la stagnation de la société québécoise. Le second mouvement, centripète, prouvera l'inverse. La croissance démographique ne se traduit pas par une augmentation continue de la densité en zone rurale, au contraire la population trouve les moyens de lutter contre le surpeuplement de l'espace agricole. Certains mouvements la poussent vers les terres neuves, d'autres l'attirent vers le village et vers la ville. Ce mouvement se traduit sur plusieurs plans: à l'échelle locale, par la mise en place de l'armature villageoise, point d'appui de la croissance de la population rurale; à l'échelle régionale par l'émergence de nouvelles entités urbaines qui deviendront des zones intermédiaires entre les grands centres; à l'échelle de l'axe par la domination des deux grands pôles: Montréal et Québec.

Ce second mouvement se traduit sur le plan agricole par l'extension et le déplacement des activités agricoles dans l'espace qui se conjuguent à un phénomène de regroupement et de concentrations des activités autour des villes et des villages: déplacement des vieilles activités et de l'agriculture de subsistance en périphérie, et, spécialisation le long de l'axe et autour des villes. Naturellement, dans la région montréalaise, l'agriculture est plus intensive, plus mécanisée, en résumé plus engagée dans l'économie de marché.

Au niveau industriel, on assiste à une poussée importante dans la seconde moitié du siècle où la croissance s'accélère. Elle emprunte deux voies distinctes:

La première repose sur la fabrication et la transformation qui donne au monde urbain la primauté au niveau industriel et confère à Montréal la place centrale des activités industrielles le long de l'axe.

La seconde repose sur les industries rurales, principalement celles axées sur l'exploitation des ressources naturelles dont le bois demeure la principale.<sup>46</sup>

Elle se caractérise, entre autres, par un développement majeur des industries rurales qui répond à la spécialisation et aux nouveaux besoins de l'accroissement démographique. On retrouve de nombreuses industries avant que la ville n'absorbe ces productions: fromageries, beurreries, fabriques d'allumettes, abattoir, tanneries, bois ouvré, boulangeries, fabriques de gants...

On assiste également à la multiplication et la diversification commerciale ainsi qu'à la mise en place d'un important réseau d'échanges et à la concentration des agents, donc d'une grande activité économique. Un monde ouvert, dynamique et pluriel est confirmé par ce mouvement. Nous souhaitons donc conclure avec eux:

Pendant que se poursuit l'expansion du monde rural, on assiste à la montée significative de l'industrialisation et des échanges qui, associés à la montée urbaine et villageoise, transforment les conditions locales et régionales de l'agriculture, et favorise l'apparition de nouveaux principes d'organisation de l'espace autour des grands centres et de leurs principaux satellites. Nous nous représentons la société québécoise du siècle dernier comme traversée par un mouvement de modernisation, qui est inégalement diffusé dans le temps et l'espace, sans rupture abrupte, sans révolution pour tout dire.<sup>47</sup>

Notons enfin que les auteurs, bien que ce soit difficilement mesurable, avancent l'hypothèse que l'exode vers les États-Unis s'expliquerait en partie par l'attrait d'un nouveau mode de vie<sup>48</sup>.

Ce dynamisme se poursuit naturellement au tournant du siècle: « ces années (1896-1929) sont néanmoins marquées par un mouvement de modernisation qui investit lentement les pratiques anciennes et les transforme<sup>49</sup> ». À titre d'exemples,

<sup>46</sup> Serge Courville et al, *Loc. cit.*, p.28.

<sup>47</sup> Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin. Atlas historique du Québec., Le pays laurentien au XIXe siècle, les morphologies de base. Sainte-Foy, P.U.L., 1995, p. 126.

<sup>48</sup> Serge Courville et al, *Loc. cit.*, p. 31.

<sup>49</sup> André Linteau et al. *Histoire du Québec contemporain, tome 1, De la Confédération à la crise*. Montréal, Boréal Compact, 1989, p 563.

rappelons que le train rejoint pratiquement toutes les régions du Québec facilitant ainsi l'intégration et l'ouverture, accélérées d'ailleurs par la Première Guerre mondiale, sans compter la contribution des nombreux contacts avec les francophones du nord des États-Unis. « Ainsi, les premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle sont marquées par une nette évolution des conditions de vie du monde rural qui se fait toutefois dans une certaine continuité, sans ruptures brusques<sup>50</sup> » .

C'est donc sous cet angle de la continuité avec le passé que nous aborderons l'étude du changement dans la région de Batiscan. La maison rurale moderne puise au XIX<sup>e</sup> siècle dans cette continuité, sans rupture profonde. Elle s'installera d'abord timidement au tournant du siècle, avant de prendre son envol dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>50</sup> *Ibid* , p. 567.

## **CHAPITRE II L'HABITATION RURALE MAURICIENNE: L'EXEMPLE DE LA VALLÉE DE LA BATISCAN**

### **1.COLONIAL REVIVAL ET MODERNITÉ : LES MODÈLES THÉORIQUES.**

#### **1.1. Le modèle théorique américain.**

Un peu partout en Occident, l'architecture du XIX<sup>e</sup> siècle célèbre le retour au passé. Qu'ils s'inspirent de l'architecture classique, médiévale ou autre, les architectes européens tirent des productions antérieures des éléments qu'ils s'empressent de remettre à la mode. Les architectes du continent américain participent aux mêmes courants et puisent aussi aux sources du passé, mais se tournent de plus en plus vers leurs propres racines artistiques.

Ainsi, en 1876, les visiteurs de la *World's Exposition* de Philadelphie s'enthousiasment devant la reproduction d'une cuisine de 1776, commémorant le centenaire de la révolution américaine. S'amorce alors la promotion d'un nouveau mouvement architectural basé sur le passé nord-américain: le « colonial revival ». Dès l'année suivante, les architectes McKim, Mead et White étudient l'architecture coloniale en parcourant les chemins de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement s'accroît davantage après la *World's Columbian Exposition* de Chicago en 1893; empruntant les voies des catalogues et de l'industrie de la construction, le mouvement se diffuse à l'ensemble du continent nord-américain.

Au Québec, Percy E. Nobbs, architecte écossais, devient titulaire de la chaire d'architecture de l'Université McGill en 1903. Nobbs se passionne pour l'architecture ancienne du Québec. Il en devient un ardent promoteur, tout comme son compatriote Ramsay Traquair rattaché, lui aussi, à McGill. Nobbs milite pour le développement d'une architecture basée sur les traditions nationales. Il pourfend du même coup l'architecture américaine du moment: « Il se prononce contre l'architecture Beaux-arts américaine, dénonce son homogénéité à l'échelle de tous les pays et donc son indifférence aux circonstances, notamment climatiques, et à la culture locale<sup>51</sup> ».

Peine perdue, sauf quelques exceptions, à peu près rien n'empêche la pénétration massive des modèles américains sur le territoire québécois. La campagne de promotion pour une architecture nationale de Nobbs semble donc un échec. Toutefois une nuance s'impose: il faut aussi prendre en compte les capacités d'adaptation de la raison bâtiesseuse, nous y reviendrons.

Retournons aux États-Unis. Le premier modèle du style colonial est une habitation d'esprit « Queen Ann » à laquelle les concepteurs ont greffé certains éléments de l'architecture coloniale. De nombreuses colonnes au design varié remplacent les simples poteaux; des fenêtres ouvrantes, de type paladien, remplacent les fenêtres fixes ou les vitraux; les corniches sont simplifiées tandis que des baies latérales encadrent les portes. Ce type d'habitation reste encore disponible au siècle suivant bien que les catalogues n'offrent plus que quelques modèles, sans doute en raison des coûts.

---

<sup>51</sup> France Vanlaethem, « Modernité et régionalisme dans l'architecture au Québec, Du nationalisme canadien de Percy E. Nobbs au nationalisme canadien français des années 1940 », dans Luc Noppen, dir., *Architecture, forme urbaine et identité collective*. Sillery, Septentrion, 1995, p. 165.

Les modèles les plus populaires du mouvement colonial s'inspirent des maisons georgienne et Adam. Les deux modèles se ressemblent à plusieurs égards. La maison georgienne domine les villes coloniales américaines au XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que le modèle « Adam » prend le relais à compter de 1780. Dans les deux cas, le plan au sol est rectangulaire et, de grandes dimensions, le toit est à deux versants en façade et ce sont des maisons de deux niveaux pleins. Les différences se situent principalement au niveau des éléments décoratifs de la porte et dans les caractéristiques des fenêtres. Ces maisons suivront sensiblement la même évolution pour déboucher sur un modèle avec toit pyramidal à quatre versants, percé plus tard d'une lucarne-pignon centrale. Apparaîtront par la suite des maisons de ville. Bref, à partir de 1890, de nouveaux modèles s'en inspirent. Les architectes s'attaquent à la surcharge du décor et le simplifient grandement: vitraux, paliers multiples, toit asymétrique vont s'effacer devant des éléments plus sobres. Le revêtement extérieur retourne aux sources où la planche à clin prédomine, parfois la brique, en continuité avec l'exposition de Chicago de 1893. Sur le plan des volumes, le premier modèle d'inspiration georgienne/Adam n'a rien à envier à l'habitation d'esprit « Queen Anne ». Comprenant un étage plein au-dessus du rez-de-chaussée, un toit pyramidal et des colonnes sur deux étages qui mettent en évidence un porche somptueux, elle est percée de nombreuses fenêtres qui se présentent par paires ou même en triple. Chaque plancher offre une superficie supérieure à 1 000 pieds carrés. La division intérieure se fait en croix à partir du hall principal sur lequel s'ouvre un grand escalier. Très vastes, ses pièces sont cloisonnées mais s'ouvrent les unes sur les autres. Salon, salle à manger, cuisine, tous de grandes dimensions, occupent le rez-de-chaussée auxquelles peuvent s'adjoindre, bibliothèque, boudoir, fumoir ou toutes autres pièces destinées à la sphère publique. L'étage abritera de 4 à 6 chambres à coucher ainsi que deux salles de bains.



Ces grands modèles donneront naissance à de nombreux sous-types. Nous en avons retenu trois. Le premier, « à toit pyramidal », deviendra rapidement le plus populaire, favorisé en cela par l'évolution des techniques; comme l'écrivent Schweitzer et Davis: « ...technology was making an impact as material costs dropped and new methods of production evolved<sup>52</sup> ». Né vers 1890, ce sous-type regroupe plus de 50% des maisons d'inspiration coloniale construites aux États-Unis. Il se présentera sous des dizaines de modèles différents que les catalogues offrent en plusieurs versions.

Le modèle de plan rectangulaire, deuxième sous-type retenu, offre également un rez-de-chaussée et un étage plein; il est doté d'un toit à deux versants en façade. Il compose aussi un quart des maisons identifiées aux États-Unis. Il s'inspire toujours de la grande maison georgienne/Adam dont on a réduit proportionnellement le plan au sol.

Enfin, nous regroupons sous le troisième sous-type, les maisons dites « de transition » qui apparaissent entre 1910 et 1920. Par exemple, le modèle « Williamsburg », qui tire son nom d'un village de Virginie restauré à grands frais par la fondation Rockefeller. Pour plusieurs chercheurs, ce modèle est un mélange d'inspiration coloniale anglaise et française. Doté d'un toit à deux versants percé de trois lucarnes et aussi d'une cheminée à l'extrémité d'un mur, elle est couverte de déclins de bois. Pour Montgomery Ward, un des grands fournisseurs de l'époque, ce type désigne davantage une maison d'inspiration française. D'ailleurs il qualifiera son modèle « Rosehill » de « Breath of old Quebec<sup>53</sup> ». À compter de la fin des années 1920 et, davantage dans les années 1930, ces maisons de transition, de plus en plus nombreuses, démontrent la continuité du mouvement colonial. Signalons les maisons

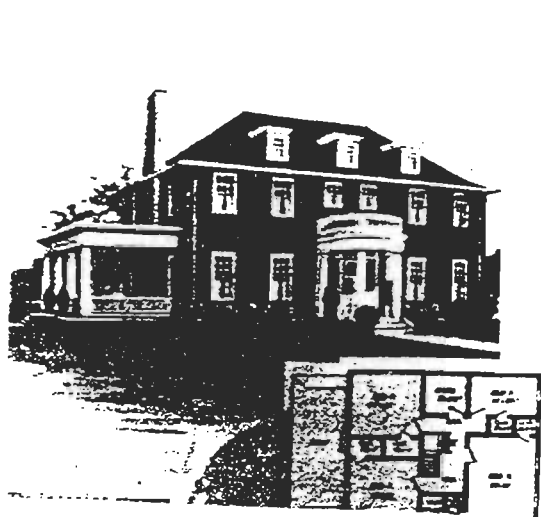
---

<sup>52</sup> Michael Schweitzer et W.R. Davis, *America's favorites homes*. Détroit, Wayne State University Press, 1990, p 46.

<sup>53</sup> *Ibid.* p 203.

FIGURE I

## LE PREMIER SOUS-TYPE DE MAISON « COLONIAL REVIVAL »



La première ( Aladdin 1916 ) s'inspire des premiers modèles des grandes maisons d'inspiration coloniale. La seconde ( Harris Home co ) est le sous-type le plus populaire aux États-Unis et dans notre zone d'étude. De plus petites dimensions, plus accessible financièrement, il offre tout le confort de la première.

FIGURE II

## LE DEUXIÈME SOUS-TYPE DE MAISON « COLONIAL REVIVAL »



Maison au plan rectangulaire de la Harris Home Compagny, nombreuses fenêtres et mise en valeur du porche présentent les principales caractéristiques du courant architectural. Notons que ces maisons sont moins nombreuses dans notre zone d'étude et que leur porche est remplacé par une galerie.

de type « Cape Cod Cottage », modèle fort populaire et, selon plusieurs chercheurs, à l'origine du bungalow. Le mouvement colonial poursuivra son règne bien au-delà de la Seconde Guerre en offrant d'autres modèles d'inspiration georgienne, Adam ou hollandaise sans compter les maisons de type espagnol tirées d'anciens modèles que de type « Cape Cod Cottage », modèle fort populaire et, selon plusieurs chercheurs, à l'origine du bungalow. Le mouvement colonial poursuivra son règne bien au-delà de la Seconde Guerre en offrant d'autres modèles d'inspiration georgienne, Adam ou hollandaise sans compter les maisons de type espagnol tirées d'anciens modèles que nous retrouvons en Californie. Bref, le mouvement colonial puisera à toutes les sources disponibles sur le continent nord-américain.

## **1.2. Le modèle théorique québécois.**

Attardons-nous un peu à l'enseignement ménager-familial au Québec qui est un instrument primordial de transmission de ce nouvel art de vivre. Les volumes scolaires d'économie domestique contiennent en effet un témoignage clé des changements qui vont marquer les manières d'habiter et de construire. Nous y avons retracé plusieurs plans de la « Colonial Revival » figurant aussi dans les catalogues de l'époque. Ils dénotent tous ce souci de bien distinguer les espaces publics et privés, confirmant la spécialisation accrue des différentes pièces et l'intégration des nouvelles techniques. Ces manuels d'enseignement ménager présentent en somme la maison idéale, le modèle théorique que l'on retrouve au Québec.

### **1.1.1 Petite histoire d'un manuel.**

La première école ménagère voit le jour en zone de colonisation, à Roberval, en 1882. 23 ans plus tard, à Saint-Pascal-de-Kamouraska, à l'initiative du curé Alphonse Beaudet, une deuxième école devient vite le modèle des écoles-ménagères-agricoles pour l'ensemble du Québec. Le curé considère alors ses paroissiennes, épouses

d'agriculteurs, trop peu qualifiées pour tenir convenablement une maison. Il y voit, entre autres, la cause de nombreux départs de familles vers les États-Unis. Il est convaincu que le nombre de plus en plus élevé de mariages qui se soldent par un échec est attribuable à la femme qui « n'a pu attacher son mari par une nourriture bien préparée et une maison bien dressée<sup>54</sup> ». Il souhaite donc la mise en place d'écoles ménagères et s'adjoint pour ce faire la collaboration de la Congrégation des soeurs de Notre-Dame. Cette initiative fait boule de neige et plusieurs écoles verront le jour au Québec. Les objectifs sont toujours les mêmes. Le Rapport du Surintendant de l'Instruction publique pour l'année 1908-09 le rappelle: par cette formation la femme « participera à la lutte contre l'exode rural au profit des villes et contre l'émigration à l'étranger<sup>55</sup> ». L'hygiène est au coeur de cette formation qui, selon Antoinette Gérin-Lajoie, « constitue un remède idéal contre l'alcoolisme, la tuberculose et la mortalité infantile(sic)<sup>56</sup> ». Le succès est tel qu'en mars 1922, on apporte des amendements à la loi de l'Instruction publique pour allonger la formation primaire et modifier le tronc commun des cours de base afin de laisser plus de place à l'enseignement ménager. En 1929, on ajoutera neuf heures d'enseignement ménager au cours public complémentaire. Parallèlement, le ministère de l'Agriculture met en place en 1923 un service d'économie et d'arts domestiques. Il organise des conférences pour les cercles de fermières, des expositions artisanales et publiera une revue à leur intention « La bonne fermière ».

Les deux ministères préparent conjointement les manuels scolaires destinés à l'éducation des jeunes filles. Pour étudier le modèle idéal d'habitation, nous avons arrêté notre choix sur celui de 1929. En premier lieu, c'est à cette date que le cours

---

<sup>54</sup> Cité dans Nicole Thivierge, *Histoire de l'enseignement ménager-familial au Québec, 1882-1970*. (s.l.), I.Q.R.C., 1982, p. 84.

<sup>55</sup> *Ibid.* p. 145.

<sup>56</sup> *Ibid.* p. 146.

d'enseignement ménager est récupéré par le département de l'Instruction publique, dénotant ainsi toute l'importance qu'on lui confère. Ce volume est l'aboutissement des années d'expérimentation comme le confirme la prise en charge du cours par l'Instruction publique. En effet, il s'inscrit dans la continuité et reprend en grande partie des éléments présents dans les éditions antérieures, notamment au sujet de l'hygiène. En ce qui attrait aux technologies apparues en ces années, ce manuel intègre les nouveaux appareils électroménagers ainsi que certaines techniques de construction. Enfin, cette édition de 1929 touche un grand nombre de jeunes filles, encore plus que les éditions des années antérieures.<sup>57</sup>

### 1.2.1. Économie domestique et modernité.

Le volume se divise en trois parties: l'habitation, l'habillement et les industries agricoles. Nous nous sommes naturellement attardés davantage à la première partie.

Dès le départ, un détail nous frappe: l'illustration qui accompagne le premier chapitre sur l'habitation est celle d'une « colonial revival ». Par contre, les sous-thèmes *La maison* et *La femme et le foyer* s'ornent d'images de maisons traditionnelles. Le discours sur le monde rural gardien des valeurs se maintient, modernité et tradition se côtoient. Il n'en demeure pas moins que le texte commente la maison d'inspiration coloniale et non pas la maison « traditionnelle ».

Attardons-nous d'abord au plan ( voir figure III ) et à la représentation de la maison modèle qui nous est offert ici. La gravure présente une « colonial revival » dans un décor bucolique. Cette maison s'inspire des premiers grands modèles américains. Nous pouvons remarquer leurs principales caractéristiques architecturales.

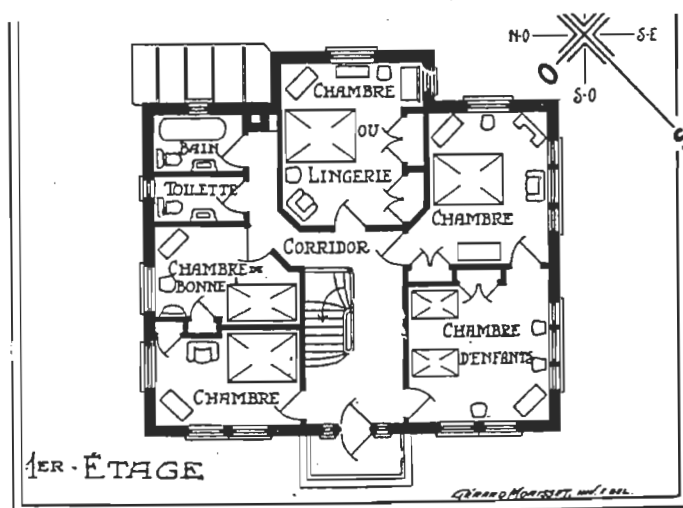
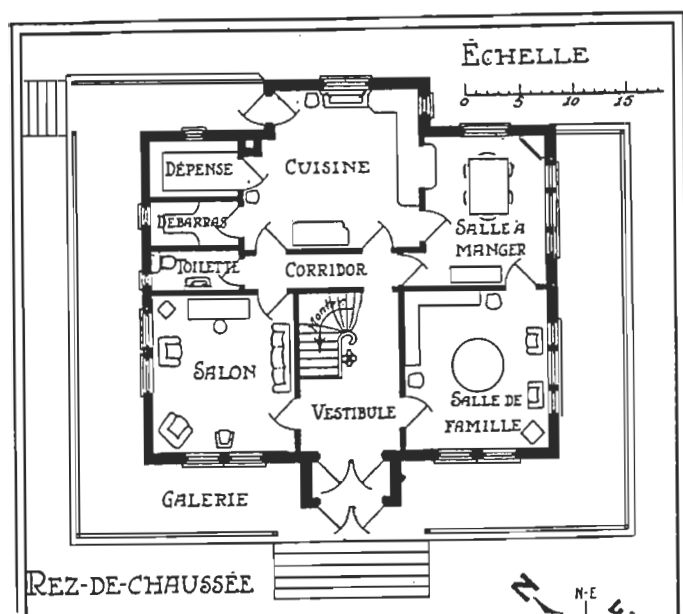
---

<sup>57</sup> Il est le volume de base de l'école primaire complémentaire niveau septième et huitième années. Au programme régulier, il est obligatoire de la septième à la onzième années. Bref, ce volume sera lu par la majorité des jeunes filles du niveau primaire.

FIGURE III  
UN MODÈLE THÉORIQUE QUÉBÉCOIS



L'intérieur reflète la « modernité » de la maison. Sphères bien délimitées et espaces public/privé présentent le modèle « bourgeois ». Les ruraux adopteront ce plan à leurs réalités.



Cette maison, tirée d'un volume d'Économie domestique, s'inspire du grand modèle américain: toit pyramidal, nombreuses fenêtres se présentant par paires en façade, mise en valeur du porche et petite galerie à l'étage. On peut remarquer qu'elle tranche des maisons présentées en arrière-scène.

Du côté du texte, l'avant-propos est riche des grandes idées directrices de l'ouvrage. L'auteur signale à propos de l'eau, du gaz et de l'électricité que « ces améliorations modernes ont même trouvé place à la campagne<sup>58</sup> ». Il sent également le besoin de prévenir la future ménagère de ne pas faire de dépenses extravagantes sous prétexte « d'être de son temps<sup>59</sup> ». Par contre, comme nous le verrons plus loin, cette recommandation est plutôt paradoxale par rapport au contenu du volume.

Dès la première ligne sur l'organisation matérielle du foyer, l'auteur rappelle le caractère de la maison, dans la pure tradition des valeurs bourgeoises: « c'est le refuge sacré où l'homme vient refaire ses forces au soir de ses journées, où il abrite son repos au soir de sa vie. C'est dans la maison que la femme passe la plus grande partie de son existence, que les enfants grandissent...<sup>60</sup> ». Le sous-thème suivant, sous la bannière « conditions de salubrité » met l'accent sur l'orientation de la maison et ses détails de construction. Le manuel recommande différents matériaux selon les parties de la maison, avec un souci constant de leurs qualités hygiéniques. Quant à l'aménagement intérieur, le confort et le goût s'ajoutent à l'hygiène comme critères de base: « L'intérieur de la demeure doit être distribué de telle sorte qu'il réponde aux exigences de l'hygiène, du confort et du goût; suivant les habitudes, les occupations, le genre de vie de la famille et le nombre de personnes qui doivent l'occuper. En principe, on peut dire que c'est la nécessité qui fait loi<sup>61</sup> ».

L'auteur poursuit en distinguant la maison modèle qualifiée « d'ordinaire » de la maison de ville équivalente. De la première, il écrit:

D'ordinaire, une maison comprend: au sous-sol, une cave avec ou sans division; au rez-de-chaussée, une cuisine, une salle à manger, un bureau et un salon; à l'étage supérieur un

<sup>58</sup> ANONYME, *L'économie domestique à l'École primaire complémentaire*. Saint-Pascal-de-Kamouraska, École Normale Cassico-Ménager, 1929, p. IX.

<sup>59</sup> *Ibidem*.

<sup>60</sup> *Ibid.* p. 1.

<sup>61</sup> *Ibid.* p. 24.

nombre de chambres à coucher en rapport avec les besoins de la famille, un cabinet de toilette, une lingerie et un grenier.<sup>62</sup>

De la seconde:

Si à la campagne, même dans des conditions modestes, on dispose le plus souvent d'une maison entière à deux ou trois étages avec cave, grenier, hangar, dépendances; à la ville, à conditions égales, on est forcément moins exigeant, on se contente d'un logis de cinq à sept pièces.<sup>63</sup>

Cette remarque est intéressante à plusieurs titres. Tout d'abord, la maison rurale, même modeste, comporte les trois grandes divisions de la maison modèle. À l'inverse, les habitants de la ville, « à conditions égales », disposent de moins d'espace pour répondre aux besoins de la famille. On risque donc de retrouver, toutes proportions gardées, davantage en zone rurale, une maison qui répond aux conditions modernes, notamment au niveau du confort. De plus, cette remarque contredit la vision traditionnelle de la maison rurale présentée en plus de trois pages dans l'introduction, où elle est décrite comme modeste, blanchie à la chaux, avec volets verts.

Sur le plan intérieur, la nouvelle logique se fait en fonction de l'aération et de l'hygiène, mais aussi de façon à faciliter la circulation et les besoins de service :

Plus une pièce est occupée, plus elle demande d'être vaste et éclairée. Les chambres à coucher doivent assurer à chaque habitant de la maison le nombre de pieds cube d'air voulu. Les pièces qui ouvrent sur une entrée ou un corridor offrent une disposition avantageuse à l'air qui afflue et se renouvelle constamment. Les diverses chambres peuvent communiquer entre elle deux par deux, le salon et le bureau ouvrir également l'un sur l'autre. D'ordinaire la salle à manger est voisine de la cuisine, afin de faciliter le service de table, éloignées cependant, l'une et l'autre, de la chambre à coucher.<sup>64</sup>

Cette disposition confirme la mutation survenue dans la maison bourgeoise du début XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>62</sup> *Ibidem*.

<sup>63</sup> *Ibid.* p. 25.

<sup>64</sup> *Ibid.* p. 26.



Du côté de l'ameublement, le beau et le solide se côtoient ainsi que le bon goût et l'élégance toujours nuancés par la simplicité et les conditions de fortune. Paradoxalement le couple qui souhaite se doter de tous les éléments recommandés devra déboursier une jolie somme.

Quant au cabinet de toilette, il se généralise dans la construction moderne. Il comprend des éléments nouveaux. Signalons toutefois que les auteurs prévoient différentes avenues à ceux qui n'en possèdent pas. Naturellement, les coûts onéreux d'une telle installation à une maison existante expliquent peut-être en partie ce fait.

Propreté, commodité et rationalité sont les mots d'ordre dans la cuisine. L'ingénieur est entré dans la maison. Les armoires de rangements sont intégrées, la ménagère trouve tout à portée de la main. Il n'est plus nécessaire de descendre à la cave pour quérir les denrées.

La salle à manger, elle, doit recréer tout le confort possible, l'utilisation d'un ensemble de meubles homogènes contribuant à créer une unité. On y ajoute également un beau « papier teinture ». L'ornementation devra être de bon goût; d'ailleurs l'expression revient fréquemment pour toutes les pièces.

Le boudoir, lieu de rassemblement de la famille, doit être bien éclairé puisqu'on y travaillera également. La présence de cette pièce exprime la distinction privé/public et renforce la fonction d'un salon réservé aux visiteurs « étrangers » de la maison:

C'est la pièce ouverte à tous et respectée de chacun comme un sanctuaire; c'est elle qui voit la famille inclinée sous la bénédiction du prêtre; c'est elle qui s'ouvre aux fêtes brillantes, aux gracieuses réceptions; c'est encore elle qui voit la famille en pleurs, entourer une dernière fois les restes vénérés de ceux qui nous quittent pour l'au-delà.<sup>65</sup>

---

<sup>65</sup> *Ibid.* p. 76.

La présence d'un boudoir est un signe évident de l'embourgeoisement. L'auteur l'affirme clairement:

Ce que les princes pouvaient entreprendre sur une vaste échelle, avec de fortes sommes, la haute bourgeoisie, puis la petite, et ces derniers temps, le peuple presque tout entier tente de l'imiter sur une échelle plus ou moins restreinte et avec des ressources proportionnellement moindres et les salons se multiplient.<sup>66</sup>

L'amorce de cet embourgeoisement est établie dès le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle par Paul-Louis Martin<sup>67</sup>.

Spécialisation des pièces, mobiliers spécifiques, préoccupations hygiéniques, confort et rationalité résument assez bien l'organisation matérielle du foyer telle que présentée dans ce manuel d'enseignement ménager. Nous sommes indéniablement en présence d'une maison qui s'inspire du modèle bourgeois que l'on recommande ici à toute la population et que l'on qualifie ici comme ailleurs de « moderne ». Reste à voir comment ce modèle théorique a connu l'épreuve de la réalité.

### 1.3. Diffusion et rapports à l'espace.

L'introduction des plans de la maison coloniale américaine au sein du monde rural emprunte plusieurs voies, dont celle des catalogues et des imprimés de l'époque. Bien avant l'apparition des catalogues spécialisés des grandes maisons américaines, il existe sur le marché des publications à diffusion plus restreinte, initiatives d'architectes. À titre d'exemple, celui de J.H. Kirby<sup>68</sup>, que nous retrouvons sur le marché vers 1886<sup>69</sup>, offre les plans des premiers grands modèles du courant d'inspiration coloniale. Dès 1895, Sears, Roebuck and Compagny publie, dans son

---

<sup>66</sup> *Ibid.* p.75.

<sup>67</sup> Paul-Louis Martin, *Op. cit.*

<sup>68</sup> J.H. Kirby, *Modern Cottages*. Syracuse (N.Y) Hall and McChesney, (s.d.), 32 p.

<sup>69</sup> Cette datation a été établie par les employés du Centre Canadien d'Architecture.

catalogue, des plans de maisons nées de ces modèles<sup>70</sup>. En 1906 deux autres joueurs importants font leur apparition sur le marché des catalogues. Il s'agit de Gordon-Van Tine et d'Aladdin. Enfin, parmi les autres compagnies importantes, nommons Radford American Home vers 1900 et Montgomery Ward qui, bien qu'arrivée tardivement sur le marché, deviendra l'une des plus importantes aux États-Unis. Retrouve-t-on ces catalogues sur le marché canadien? Chose certaine, pour la période étudiée, notre étude de terrain confirme la présence des modèles en zone rurale mauricienne. De plus, grâce aux chaînes de titres, nous sommes en mesure d'affirmer que ces modèles sont disponibles pratiquement au même moment où ils apparaissent aux États-Unis. Notons que plusieurs de ces catalogues, disponibles au Centre Canadien d'Architecture, possèdent toujours l'adresse d'expédition au Canada. L'importance des brochures, revues et journaux peut se faire sentir également, notamment via leurs illustrations. À titre d'exemple, trois maisons d'inspiration coloniale illustrent une publicité dans *Le Terroir*<sup>71</sup>, un entrepreneur peut donc facilement s'en inspirer.

Les relations soutenues des ruraux québécois avec les États-Unis favorisent également l'importation de leurs modèles: on pense ici aux visites réciproques de la parenté et au retour de plusieurs « exilés », notamment lors des premiers départs qui sont souvent à caractère saisonnier; Yolande Lavoie<sup>72</sup> a d'ailleurs bien cerné ce phénomène. Le cas d'Honoré Godin est, à cet égard, très significatif. De retour à Sainte-Anne-de-la-Pérade, après un séjour à San Francisco, il construira deux maisons selon le style californien de l'époque<sup>73</sup>.

---

<sup>70</sup> Michael Schweitzer, *Op. cit.*, p. 65.

<sup>71</sup> *Le Terroir. Revue mensuelle illustrée*. Vol. XIII, no 6 ( novembre 1931), p. 16-17.

<sup>72</sup> Yolande Lavoie, “ Les mouvements migratoires des canadiens ”, dans Hubert Charbonneau dir., *La population du Québec: études rétrospectives*. Montréal, Boréal, 1973. pp. 73 à 88.

<sup>73</sup> *ALBUM SOUVENIR*, 325; *SAINTE-ANNE-DE-LA-PÉRADE*. (S.L.), Album souvenir du 325e, 1992, p. 663.

Les échanges ville-campagne jouent aussi un rôle important. Le phénomène est connu, les ruraux étant en contact depuis longtemps avec la ville. Mais, comme au siècle précédent, ce sont souvent les marchands et commerçants du village qui introduisent les nouveautés<sup>74</sup>. Par exemple, à Sainte-Geneviève-de-Batiscan, la plus vieille maison d'inspiration coloniale était la propriété d'un agent de commerce, tandis qu'un commerçant et un marchand possédaient les deux modèles les plus huppés.

C'est souvent l'entrepreneur qui se charge de diffuser les modèles par le canal privilégié du réseau familial. Ainsi, Émilien Massicotte, de Saint-Proper, construit trois des habitations de la parenté Lefebvre-Gagnon. Un des témoins affirme: « dans ce temps-là ( 1921), les maisons qui se construisaient, ... là, c'était pas mal le plan ... c'est plus mon cousin (Émilien Massicotte) qui avait les idées<sup>75</sup> ». Les membres de la famille mettaient tout de même la main à la pâte, sous la direction de ce maître d'oeuvre, d'ajouter le témoin. Signalons aussi, autre continuité, que le fils d'Émilien Massicotte prend la relève et construit, lui aussi, des maisons d'inspiration coloniale tout au long de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. À Batiscan, un dénommé Marcotte bâtit trois modèles identiques qu'un voisin s'empresse de reproduire. Le mimétisme jouant donc aussi un rôle clé dans la diffusion.

À ce titre, le presbytère de Saint-Proper, construit en 1895, est la première habitation d'inspiration coloniale du village suivie de bien d'autres. Le curé de Batiscan qui se dote du premier système de chauffage à eau chaude du village est rapidement imité par le médecin, tout comme le propriétaire de la première habitation d'inspiration coloniale. À Sainte-Geneviève-de-Batiscan, deux beaux-frères, anciens associés commerciaux, rivalisent dans la construction de leur maison. Le premier, M. Cloutier, frère de l'Évêque de Trois-Rivières, se fait construire une luxueuse maison dans l'axe

---

<sup>74</sup> Paul-Louis Martin, *Op. cit.*.

du presbytère (d'inspiration coloniale également). Le second, M. Jacob, cultivateur, propriétaire d'une scierie et d'une beurrerie, s'en fait construire une presque identique quelques années plus tard. L'expression de soi est importante ici quand on sait que dans les deux cas, le maximum de personnes à avoir habité en permanence dans ces maisons de plus de dix pièces, a été trois.

Bref, la diffusion, tant des modèles que des nouvelles techniques, emprunte sensiblement les mêmes chemins qu'au siècle précédent<sup>76</sup>. Notons un ajout: les manuels d'économie domestique ont sûrement contribué à la diffusion.

Ces maisons d'inspiration coloniale sont inégalement réparties dans l'espace batiscanais. Le rapport temps-espace est ici déterminant. Chronologiquement, comme elles apparaissent plus tard dans le paysage québécois, ces maisons se retrouvent surtout dans les zones limitrophes des paroisses plus anciennes. Par exemple, à Saint-Stanislas-de-Champlain, elles sont concentrées principalement aux limites de la paroisse. Il en va de même, dans une moindre mesure, à Saint-Prosper. Au centre d'un village, leur présence s'explique davantage par la nouveauté de lotissement et par les incendies qui ont permis de remplacer les habitations d'ancien style par des nouvelles. C'est le cas à Batiscan où Arcade Lahaye subdivise sa terre dont le front donne sur la rue principale face au fleuve. Par bail à rente au cours des années 1920, il loue ses lots à Marcotte<sup>77</sup> et Deveau<sup>78</sup> qui y construisent des habitations d'inspiration coloniale. Au coeur de ce même village, la première maison d'inspiration coloniale est celle des Gouin en 1906, construite sur leur terrain, adjacente à leur ancienne maison. Un cas identique à Saint-Prosper en 1918, où Ovide Trudel se construit une maison face à l'ancienne

---

<sup>75</sup> Informateur no. 10.

<sup>76</sup> Paul-Louis Martin, *Op. cit.*.

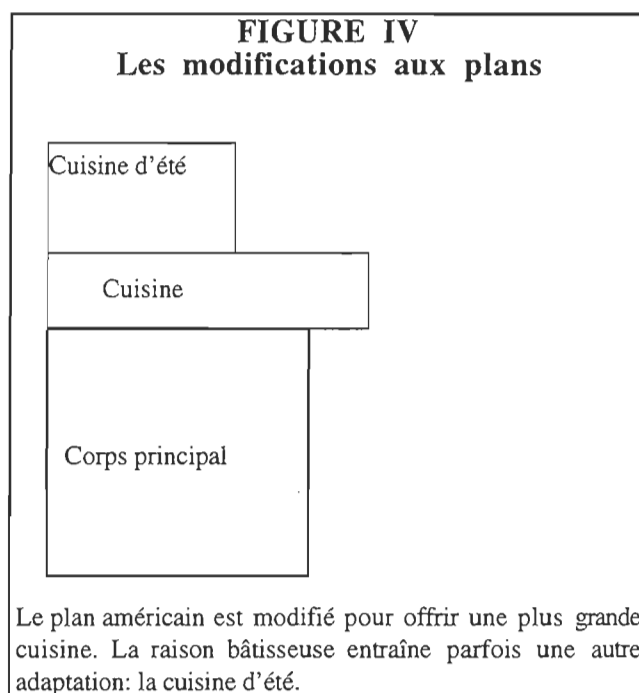
<sup>77</sup> Bureau d'enregistrement de Sainte-Geneviève-de-Batiscan, Bail à rente par Arcade Lahaye à Philippe Périgny, 7 novembre 1927.

demeure, de l'autre côté du chemin public. Enfin, la localisation de maisons d'inspiration coloniale au centre du village profitera également d'accidents, comme cela s'est produit dans deux îlots du village de Sainte-Anne-de-la-Pérade, sites d'incendies majeurs.

## 2. L'EXTÉRIEUR DE LA MAISON.

### 2.1. Le plan au sol et la forme.

En conformité avec les modèles américains, nous avons relevé principalement deux plans au sol: le premier est parfaitement carré et le second de forme rectangulaire. Toutefois, dès nos premières observations, la raison bâtsseuse se manifeste par une adaptation importante aux plans théoriques. En effet, 31 maisons sur 69 possèdent une pièce



supplémentaire à l'arrière du corps principal, plus large que celui-ci, donnant au plan la forme d'un « L » inversé. On y loge une grande cuisine. La cuisine d'été est aussi un élément que l'on ne retrouve pas dans les plans théoriques. Si ces changements ( fig. IV) marquent une rupture par rapport aux modèles théoriques, à l'inverse, ils s'inscrivent en continuité avec les pratiques antérieures. Est-il nécessaire de rappeler l'importance d'une grande cuisine et d'une cuisine d'été pour les ruraux? Notons que l'un et l'autre de ces ajouts se retrouvent sur 38 maisons ( tab. 1 ).

<sup>78</sup> Bureau d'enregistrement de Sainte-Geneviève-de-Batiscan, Bail à rente par Arcade Lahaye à Maurice Deveault, 3 juillet 1922.

<b>TABLEAU I<sup>79</sup></b> <b>Les plans au sol</b>	
Carré	26
Rectangulaire	3
Avec rallonge	31
Avec cuisine d'été	7
Asymétrique	2

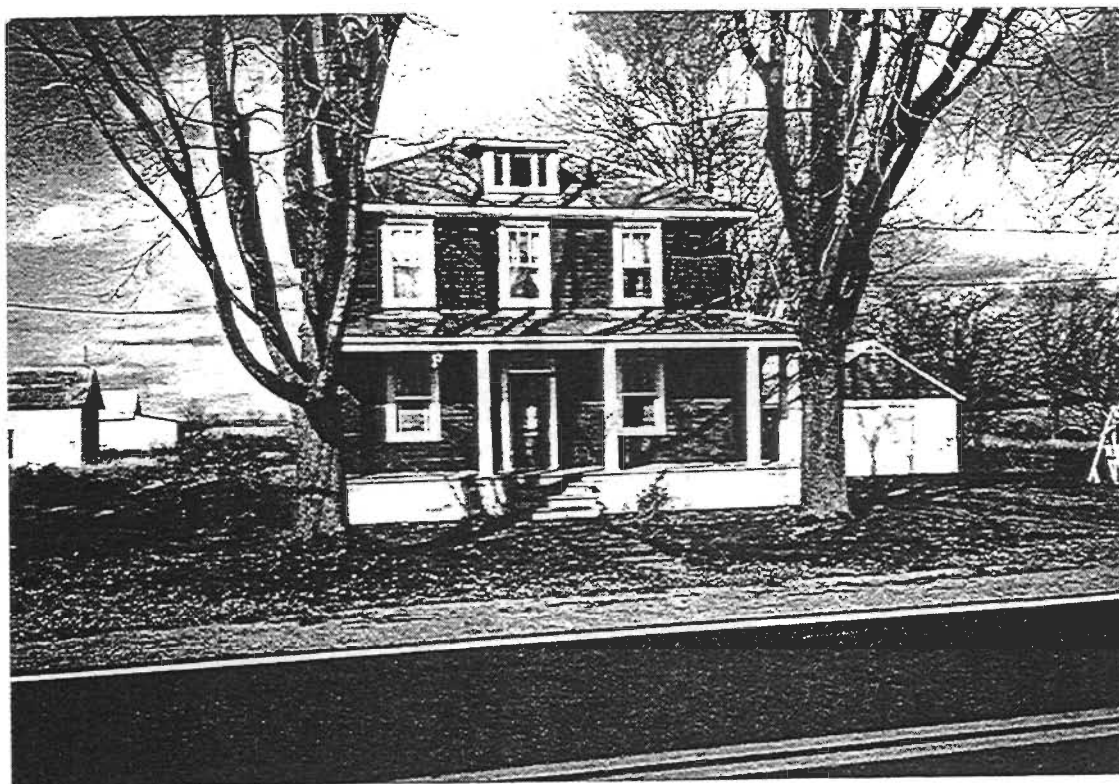
Peu importe le plan, les bâtisseurs utilisent la maçonnerie de pierres dans les fondations originales. Qu'elles soient construites près du sol ou fortement surélevées, elles offrent toutes une cave à « hauteur d'homme » éclairée par des soupiraux. On relève aussi une entrée extérieure pour accéder à la cave, principalement lorsque le rez-de-chaussée est surélevé: facilitant l'entrée des denrées et du bois de chauffage, ces ouvertures permettent une meilleure aération de la cave et préviennent l'accumulation d'humidité, source de détérioration des structures de bois et du combustible. Quatre maisons identiques, au coeur du village de Batiscan, permettent de cerner le caractère progressif et évolutif des travaux. Au départ, ces maisons reposaient sur des fondations de bois, puis, à la faveur d'une situation socio-économique plus favorable, les propriétaires ont remplacé les assises par des fondations de pierres. Dans deux cas, ils en ont profité pour ajouter des soupiraux. L'une d'entre elles possède aujourd'hui une assise en béton, comme quoi les améliorations se sont toujours poursuivies.

---

<sup>79</sup> L'échantillon est ici de 69 maisons; des modifications importantes aux constructions originales nous obligent à rejeter 6 maisons.

## FIGURE V

## Un modèle populaire



Cette maison, située à Saint-François-Xavier-de-Batiscan, représente bien le modèle simple et accessible. Il est très populaire dans la zone étudiée: plan au sol carré, ouvertures sur tous les côtés, cuisine à l'arrière plus large que le corps principal, cuisine d'été située au centre-arrière de la maison et galerie sur deux côtés entraînent de nouvelles manières d'habiter.



## 2.2. Les murs extérieurs.

Les murs, construits en ossature de bois et isolés au bran de scie obtiennent la faveur générale. En raison de nombreuses rénovations, il est difficile d'identifier le revêtement d'origine. Sur les 39 maisons où il a été possible de le faire, le revêtement de planche à clins, peinte aux couleurs du jour, est sur toutes les habitations-témoins. Il prédomine également pour l'ensemble du relevé ( tab. II ). Si le blanc domine sur six d'entre elles, les autres prendront une autre couleur au goût de nos propriétaires. Celle-

<b>TABLEAU II</b> <b>Les revêtements des murs extérieurs</b>				
	<b>Bois</b>	<b>Amiante</b>	<b>Brique</b>	<b>Rénové</b>
Saint-François	3	3	7	16
Sainte-Genève	4	0	1	11
Saint-Prosper	12	4	0	14
<b>Total</b>	<b>19</b>	<b>7</b>	<b>8</b>	<b>41</b>

ci d'un « beau bleu », fait la joie de ses occupants. Une autre se présentait en deux couleurs, brun au rez-de-chaussée et jaune à l'étage, couleurs que désapprouve la nouvelle épouse du propriétaire, préférant un « beau vert pomme<sup>80</sup> » pour l'ensemble. Une autre résidence, qui nécessitera deux couches et plusieurs jours de travail tient à préciser un de nos témoins, se couvrira d'une jolie robe bleue<sup>81</sup>. Chez les Leduc de Saint-Prosper, la maison prendra une allure particulière. Au fur et à mesure que l'on peint ses murs en brun, on y projette un sable tamisé qui offrira une texture particulière. Question d'esthétique ou de durabilité, nos témoins l'ignorent. Trois autres propriétaires d'habitations-témoins optent pour le papier-brique; quelques années plus tard, l'un d'eux changera ce revêtement au profit de la tuile d'amiante, « plus jolie et plus résistante<sup>82</sup> ». Enfin, la brique couvre les murs extérieurs de huit maisons plus récentes.

<sup>80</sup> Informateur no. 12.

<sup>81</sup> Informateur no. 9.

<sup>82</sup> Informateur no. 3.

### 2.3. Les portes et fenêtres.

Les portes originales sont pratiquement toutes disparues même si nous observons, dans quelques cas, le maintien des fenêtres d'imposte au-dessus des portes récentes ainsi que la présence des baies latérales originales. Si, au siècle précédent, elles favorisaient l'éclairage du corridor, en l'absence d'un vestibule fermé, elles contribuent dorénavant à l'éclairage des pièces avant et surtout à la décoration. La plupart des témoins signalent des portes d'origine dont la partie supérieure est vitrée, contrairement aux plans théoriques qui présentent des portes pleines. Des éléments sculptés ou des appliques aux motifs néoclassiques décorent les rares portes originales inventoriées. Une mouluration tout aussi élaborée rappelle l'importance de mettre en valeur cette entrée principale. À cet égard, une porte latérale est généralement traitée de la même façon que la porte principale. Enfin, puisqu'on compte un nombre plus élevé de portes que dans l'ancienne maison, le visiteur empruntera, comme le rappellent les informateurs, celle qui concorde avec le statut qu'il possède aux yeux de la maisonnée.

Du côté des ouvertures, l'absence de données pour le siècle précédent rend toute comparaison hasardeuse, mais dans trois cas, où la nouvelle demeure peut être comparée à l'ancienne, nous découvrons un système de chauffage plus efficace associé à deux fois plus d'ouvertures. Il s'agit d'un changement notable pour les occupants: il ajoute à leur bien-être et transforme leurs manières d'habiter. Les plans théoriques s'inscrivent aussi dans la continuité en offrant des fenêtres, certes plus petites, mais aussi plus nombreuses. Nous observons, comme au siècle précédent, plusieurs fenêtres à battants, surmontées de carreaux fixes. Lumière accrue et appropriation du paysage préoccupent toujours. Par contre, de nouvelles fenêtres à guillotine apparaissent peu à peu. Elles se retrouvent par paire ou en triple, surtout en façade ( tab. III ) et elles annoncent la venue des fenêtres panoramiques. Leur nombre varie selon les dimensions de la maison. Plusieurs des modèles à guillotine s'inspirent ou proviennent des États-

Unis. En effet, deux des témoins les dénomment, avec fierté, « les châssis américains<sup>83</sup> ». Les deux

parties de ces fenêtres sont reliées par des câbles et des poulies à des poids placés à l'intérieur des montants. La

<b>TABLEAU III<sup>85</sup></b> <b>Type de fenêtres en façade.</b>			
	<b>Simple</b>	<b>Double</b>	<b>Triple</b>
Saint-François	26	6	8
Sainte-Geneviève	16	2	0
Saint-Prosper	23	4	1
<b>Total</b>	<b>65</b>	<b>12</b>	<b>9</b>

fenêtre reste en position ouverte à la hauteur désirée, ce qui laisse parfois certains visiteurs de l'époque<sup>84</sup>. Les informateurs confirment la présence de contre-fenêtres en bois qui, l'hiver venu, se superposent aux premières, augmentant ainsi leur capacité isolante. À l'extérieur, les encadrements des fenêtres se parent de moulures. Si, pour l'ensemble du relevé, les propriétaires se contentent d'une menuiserie unie, les moulures des habitations-témoins offrent plusieurs motifs particuliers. Des simples rainures aux motifs néoclassiques en passant par des rondes-bosses originales, les fenêtres s'ornent également de corniches, de frises et de frontons décoratifs qui rivalisent d'une maison à l'autre. Tant par sa nouveauté que par sa décoration, « une fenêtre à l'américaine » contribue à l'image du propriétaire.

## 2.4. Le toit

Plusieurs de ces maisons sont coiffées d'un toit à deux versants, mais celui qui semble le plus populaire a la forme d'une pyramide à quatre versants peu élevés. Il s'inspire davantage des nouvelles techniques que du passé colonial: en effet, apparu sur certains modèles victoriens, on constate que ce type de toit se propage avec la maison américaine sans doute parce qu'il symbolise la maison moderne, comme le rappelle

<sup>83</sup> Informateurs no. 2 et no. 11.

<sup>84</sup> *Ididem.*

<sup>85</sup> Le nombre de fenêtres ne correspond pas au total de l'échantillon. En effet, plusieurs maisons présentent des fenêtres de différents types en façade.

l'abbé Plante<sup>86</sup>. Elles se démarquent donc dans le paysage. À l'image des États-Unis<sup>87</sup>, le toit pyramidal est préféré dans plus de 50% des cas. De ce nombre, plus de la moitié ont une note particulière: la pointe est tronquée. Nous observons aussi que quelques toits amputés de la sorte se distinguent des autres: une grille de fer forgé couronne trois d'entre eux tandis qu'une « promenade des veuves » coiffe trois autres sommets. La pente du toit peut parfois être abrupte et donne alors à la maison une allure très imposante. Au niveau du recouvrement, l'une des habitations-témoins possédait toujours, dans les années 1980, son recouvrement original fait de tôles en losanges à « face de reine ». Ce témoin insiste sur la qualité de cette tôle prédimensionnée, agrafée et très épaisse, sur laquelle apparaissait en gaufrage le profil de la reine Victoria<sup>88</sup>. Un autre soutient que la tôle à baguettes couvrait le toit de la maison familiale<sup>89</sup>. Enfin, la majorité des témoins signalent l'utilisation du papier goudronné ou du bardeau d'asphalte, couverts de gravois dans les deux cas. On signale aussi que les frises du toit pyramidal offrent une excellente circulation d'air permettant d'évacuer l'humidité. Par contre, n'étant pas isolé, il exclut l'occupation permanente, d'où la rareté, voire la disparition complète des lucarnes. Signe d'aisance au siècle précédent, ces dernières permettaient l'apport de lumière et d'air à un étage nouvellement habité. Bien que les plans théoriques présentent les maisons munies d'une lucarne-pignon à l'avant, l'enquête n'en a relevé seulement que neuf sur soixante-quinze maisons. Les habitations pourvues d'un toit à deux versants sont cependant munies de petites fenêtres dans les pignons. Enfin notons que les habitations-témoins se signalent par l'ornementation de leurs composantes: comme hier, c'est une façon de marquer sa distinction.

---

<sup>86</sup> Herman Plante, *Saint-Justin, Foyer de Sérénité rurale*. Trois-Rivières, Le Bien Public, 1937, p. 87.

<sup>87</sup> Virginia et Lee McAlester, *A field guide to american houses*. New York, Alfred A. Knopf, 1991, p. 321-322.

<sup>88</sup> Informateur no. 2.

<sup>89</sup> Informateur no. 13.



## 2.5. La galerie.

La galerie apparaît rarement dans les plans théoriques; elle est remplacée par un porche en façade. En zone urbaine, la majorité des maisons observées possède un porche ( voir figure VI ) , tandis qu'à l'inverse, en milieu rural, les propriétaires préfèrent la galerie. En popularité croissante au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la galerie de façade assume parfaitement ses fonctions d'accueil, de communication et de repos. Elle

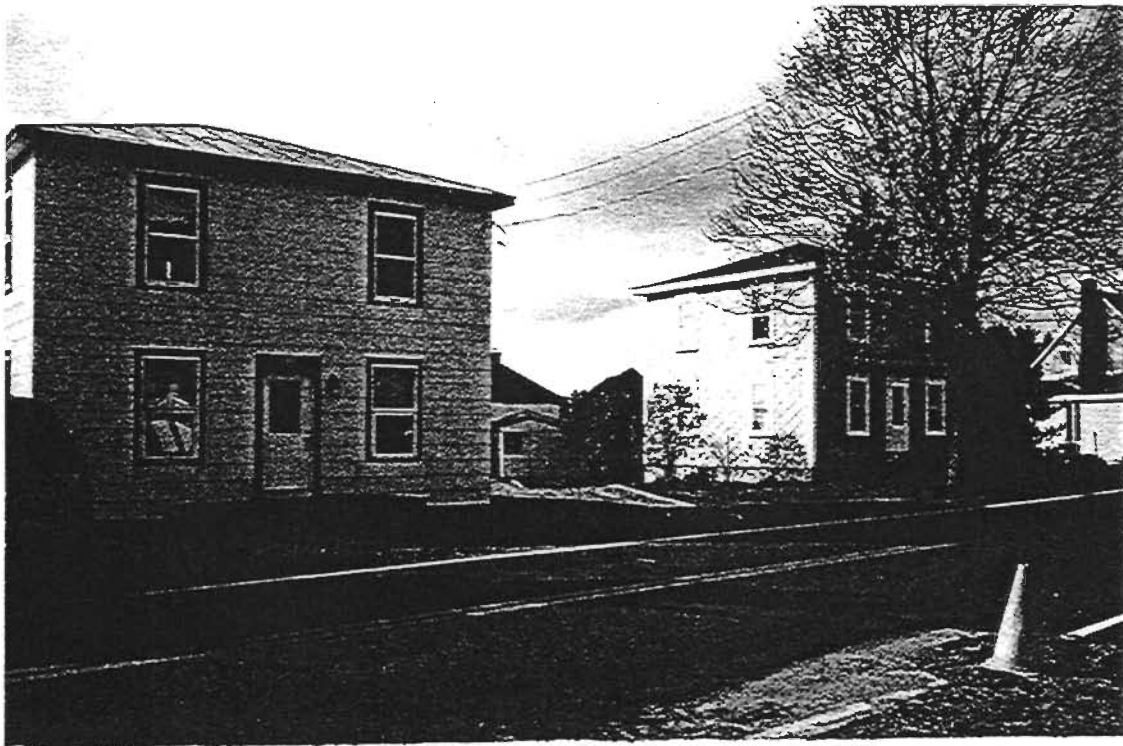
**FIGURE VI**  
**Un exemple trifluvien**



La relation ville-campagne joue un rôle important dans la diffusion des modèles en zone rurale. Une maison d'inspiration coloniale américaine située sur la rue des Ursulines, au centre-ville de Trois-Rivières, présente toutes les caractéristiques des grands modèles: toit pyramidal, ouvertures nombreuses et mise en valeur de l'entrée par le porche.

perd toutefois son pouvoir de distinction dans la mesure où elle devient commune à toutes les habitations, pouvoir qu'elle retrouvera en se prolongeant aux autres façades. Nous réalisons la valeur symbolique de la galerie par l'examen d'une des maisons de Batiscan. Le premier propriétaire a construit sa demeure avec un budget modeste: un simple palier et quelques marches devant sa porte. Fait intéressant, l'armature qui court toujours sur deux façades, à mi-hauteur de la maison rappelle que le propriétaire prévoyait y ajouter une galerie, qui ne verra jamais le jour. (fig. VII)

**FIGURE VII**  
**Une galerie inachevée**



Maisons situées à Saint-François-Xavier de Batiscan. On peut distinguer l'armature de la galerie sur celle de droite.

Si l'on s'interroge toujours sur la valeur distinctive de la galerie, l'ajout d'une seconde galerie à l'étage balaie les derniers doutes: difficile en effet d'engager la conversation avec ses voisins du haut de ce perchoir. En fait, la longue galerie de façade à l'étage est peu présente, par contre dix maisons sont dotées d'un balcon ou d'un porche. Au centre de la façade, ils enrichissent la maison de colonnes élaborées,



d'une toiture particulière et d'une balustrade. Le tout s'inscrit dans la dynamique qui plonge ses racines au coeur des courants romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Le porche jaillit comme une nacelle permettant à l'occupant de s'approprier l'ensemble du paysage,

### FIGURE VIII

#### La galerie nous distingue



La galerie sur quatre côtés et celle de l'étage: un signe distinctif qui démontre la réussite de l'occupant.

dominant aussi, comme le curé du haut de sa chaire. De plus, l'ajout d'une porte à l'étage témoigne d'une nouvelle façon d'habiter et d'un signe d'aisance: l'habitant démontre au passant l'occupation pleine. Le propriétaire qui s'installe sur son balcon, un beau soir d'été, étale aux yeux de tous le confort qu'il goûte tout en conservant sa quiétude et son intimité. Au même titre, remarquons les galeries au rez-de-chaussée de deux maisons de Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Dans ces deux cas, la galerie court sur une façade latérale et à l'arrière. Cette dernière donne sur une grande cour qui se jette dans les eaux de la rivière. Les propriétaires ont préféré le cours d'eau à la cohue de la rue principale, un portrait nettement plus idyllique.

Signalons en terminant que les éléments architecturaux ne répondent pas à une logique chronologique, mais correspondent davantage à un statut social, à l'image que l'on souhaite projeter, à l'image que l'on a de soi. Les ruraux n'acceptent pas d'emblée tous les nouveaux éléments. Ils s'inscrivent souvent dans la continuité du bâti, leurs maisons présentant, en fait, une synthèse des expériences nouvelles et passées. La maison d'inspiration coloniale en milieu rural intègre également la grande fenêtre à carreaux qui ornait déjà le paysage architectural au siècle précédent. Elle assimile aussi des éléments modernes tels ces châssis américains. Se présentant en paire ou en triple en plusieurs occasions, ces fenêtres transformeront le visage de la maison. Le revêtement est de bois, mais aussi de papier-brique, d'amiante ou de briques selon la situation pécuniaire des propriétaires. Ces derniers n'hésiteront pas à changer ce revêtement, le temps venu, pour « se mettre à la mode ». Les portes, si significatives, ajoutent une touche importante. Enfin, si le toit à deux versants s'inspire également du passé, la gracieuse courbe en moins, le toit pyramidal, lui, symbolise la maison moderne en ce début de XX<sup>e</sup> siècle.

Le propriétaire qui acquiert une maison d'inspiration coloniale veut convaincre de son aisance, prouver qu'il est de son temps. Paradoxalement, c'est la galerie, rémanence du passé qui est la composante principale de cette manifestation. Cet élément architectural devenu banal, pour un entre-temps, reprend son rôle d'acteur de premier plan pour manifester l'aisance du propriétaire. Premier contact avec la sphère publique, elle symbolise à tout venant, l'expression de soi, de l'identité sociale, démontrant son ouverture à la nouveauté et permettant les échanges de bons propos.



## 2.6. L'aménagement extérieur.

Quelques mots sur l'organisation de l'environnement extérieur. La pratique de l'aménagement paysager n'est pas populaire dans la zone étudiée. Petits jardins et arbres fruitiers occupent la majeure partie du terrain. Un des témoins rapporte néanmoins:

Autrefois, par exemple, y avait, ah! c't'un genre de maladie ça, les palissades. Ça rendait jusqu'au chemin pis ça retournait en dedans de l'escalier, y appelait ça une palissade, des petites planches, toute de la même largeur, pis en pointue en arrivant dessus.<sup>90</sup>

Une « maladie » contagieuse semble-t-il. Le mimétisme y est-il pour quelques chose? C'est là une des rares manifestations d'un aménagement particulier. D'après les témoignages, par sa nouveauté, la maison elle-même suffit amplement pour se distinguer. Notons en terminant que les témoins, enfants à l'époque, se rappellent avec joie les aménagements-faits pour eux, soit les patinoires et les glissades qui habitent leurs souvenirs. Nous pouvons y dénoter un souci de répondre aux besoins particuliers des enfants.

## 3. LE CONFORT DOMESTIQUE

### 3.1. « Une grosse fournaise »...et de plus petites!

Replongeons-nous en janvier 1917: pour le cinquantième anniversaire de mariage de leurs parents, trois enfants jouent une petite « séance » intitulée: La veille maison<sup>91</sup>:

Angéline- Oh non pas du tout: moi, je me rappelle toujours des petites portes de communication qu'il y avait entre le salon et la salle à dîner, elles étaient surmontées d'un panneau roulant...C'était la place primitive d'un poêle à deux ponts. m'a-t-on dit?

Alice- Oui mais dans les premières années de ménage des Grands Parents

<sup>90</sup> Informateur no. 4.

<sup>91</sup> Archives personnelles de soeur Madeleine Trudel, document manuscrit intitulé: *La vieille maison*, janvier 1917.

Madeleine- Vous parlez de panneau roulant: c'est là n'est-ce-pas que nos tantes Adriana et Laura allaient écouter les amours de tante Noémie; et il paraît qu'elle n'aimait pas cela tout de suite!!!!

Les tantes du XX<sup>e</sup> siècle auront-elles plus de chance? Le cadrage a-t-il été abandonné?

Le poêle à deux ponts est-il désuet? Quels sont les changements apportés au système de chauffage? Les grandes dimensions de la maison et l'ajout d'une pièce au corps principal entraînent plusieurs.

D'abord, les propriétaires utiliseront plus d'un appareil ( tab.IV ), ainsi huit habitations-témoins en combinent deux ou trois. Outre la cuisinière, les propriétaires se dotent généralement d'un autre appareil situé au centre de la maison, à la cave ou au rez-de-chaussée. Huit des quinze habitations-témoins, possèdent une « grosse fournaise » au centre de la cave. Plusieurs de ces appareils, de forme ronde, utilisent « du bois de 4 pieds debout<sup>92</sup> » comme combustible. Deux informateurs soulignent qu'on les habille de feuilles d'amiante pour éviter la perte de chaleur et aussi la surchauffe de la cave qui menacerait la conservation des aliments. Dans quelques cas, le conduit de

**TABLEAU IV  
COMPARAISON DU NOMBRE ET DU TYPE  
D'APPAREILS DE CHAUFFAGE D'APRÈS LES  
TÉMOIGNAGES**

<b>Appareils de chauffage</b>	<b>Ancienne maison</b>	<b>Maison d'inspiration coloniale</b>
Poêle à un ou deux ponts	7	1
Cuisinière en fonte	4	4
Eau chaude ( Charbons, bois)	0	2
Poêle / cuisinière	4	0
Cuisinière / fournaise centrale	0	4
Poêle / cuisinière/ fournaise centrale	0	4

<sup>92</sup> Informateur no. 2.

fumée circule dans la maison, dans d'autres ce sont des grilles à chaque plancher qui permettent de diffuser la chaleur. Dans ce dernier cas, le conduit de fumée rejoint directement au sous-sol la cheminée extérieure, sans passer à l'intérieur de la maison et améliorant de la sorte la qualité de l'air ambiant. Deux témoins insistent sur la dimension importante de la grille du rez-de-chaussée, « 4 pieds par 4 pieds », qui permet à la maison « d'être bien chauffée <sup>93</sup> ». Pour ce qui est du remplacement du bois par le charbon ou l'huile, les témoins ne se souviennent pas des dates précises de ces changements, bien que la plupart les situent avant la deuxième guerre. L'installation d'un système de chauffage au charbon, dès l'origine, ne se retrouve que dans trois des habitations-témoins: « ça chauffe pas mal mieux<sup>94</sup> ».

En 1906, à la suite d'un héritage, les Gouin de Batiscan se font construire une habitation qu'ils dotent d'un système à eau chaude. Comme l'indique un témoin, ce système représentait une grande nouveauté à l'époque: « Quand on était jeune pis qu'on entendait parler de ça, on connaissait pas. Qu'est-ce que c'est que ça? <sup>95</sup> ». Une nouveauté assurément, et complexe aux yeux de plusieurs. Chauffant d'abord au bois, les propriétaires modifieront plus tard l'appareil en l'adaptant successivement au charbon puis à l'huile. Chaque pièce de la maison s'enrichit de calorifères magnifiquement ornés, qui concourent au décor des pièces et projettent l'image d'aisance des nouveaux « bourgeois ». Les tubulures qui longent et traversent les murs maintiennent une température adéquate dans toutes les pièces. Le système, localisé au sous-sol, est alimenté en eau par un réservoir placé au grenier que l'on remplit à l'aide d'une pompe manuelle. Les Gouin possédaient là un système à la fine pointe de leur époque.

---

<sup>93</sup> Informateur no. 1.

<sup>94</sup> Informateur no. 4.

<sup>95</sup> Informateur no. 2.

Ces grosses fournaies centrales impliquent évidemment des coûts élevés tant d'achat que de fonctionnement: un informateur affirme que la quantité de bois requise pour chauffer une telle maison varie entre 35 et 45 cordes<sup>96</sup> annuellement, soit le double des poêles courant. Mais que de confort! Nos informateurs, à l'exception d'un seul, soulignent que l'ensemble de la maison est bien chauffée: « je ne me souviens pas d'avoir eu froid <sup>97</sup> », « ça chauffait ça monsieur<sup>98</sup> », « on n'a jamais eu froid dans cette maison-là <sup>99</sup> ».

La centralisation de l'appareil de chauffage, amorcée avec le début du XIX<sup>e</sup> siècle, engendre des changements dans la répartition des pièces, dans le cloisonnement et aussi dans la manière d'habiter. Selon les informateurs; le changement est considérable, en comparaison de l'ancienne demeure: « chaleur égale<sup>100</sup> », maison « plus confortable<sup>101</sup> » et « chambres bien chauffées<sup>102</sup> » offrent à tous les occupants une qualité de vie supérieure. Bien que la vie familiale se déroule toujours dans la cuisine, des changements pointent à l'horizon. Dans cinq cas sur 15 on évoque une salle de jeux à l'étage; dans deux autres cas, la vie familiale se déplace progressivement vers le salon. Le chauffage central annonce enfin un autre changement marquant: le déclin des appareils combinant chauffage et cuisson. Les performances grandissantes des fournaies centrales élimineront progressivement les cuisinières de fonte à fonctions mixtes. Le processus de remplacement s'enclenche timidement dans cette première partie du XX<sup>e</sup> siècle et se poursuit lors de l'arrivée de l'électricité: malgré une datation imprécise, onze des témoins croient que la famille emploie une cuisinière électrique avant 1945.

---

<sup>96</sup> Informateur no. 4.

<sup>97</sup> Informateur no 12.

<sup>98</sup> Informateur no. 2.

<sup>99</sup> Informateur no. 10.

<sup>100</sup> Informateur no. 2.

<sup>101</sup> Informateur no. 9.

<sup>102</sup> Informateur no 12.

Rappelons le qualificatif de « grosse » fournaise, employé avec un brin de fierté dans le ton de nos témoins, la façon de chauffer contribuant à l'image que l'on souhaite projeter. Les Gouin de Batiscan s'empressent d'installer un système à eau chaude comme celui du curé et du médecin. Ils ornent leur maison d'une seconde cheminée, fausse naturellement, et la décorent l'une et l'autre d'une étoile. Autre temps, même message...

### 3.2. « Que la lumière soit ».

L'amélioration du chauffage devrait, en toute logique, accroître le nombre d'ouvertures. Au siècle précédent, les marchés de construction demeurent silencieux sur le sujet. Toutefois, Paul-Louis Martin<sup>103</sup> soutient, à l'étude de quelques habitations-témoins bien conservés, le bien-fondé de cette hypothèse. De la même façon, notre enquête permet de maintenir l'hypothèse comme valable. En effet, nous pouvons comparer, dans quelques cas, la maison d'inspiration coloniale avec l'ancienne demeure familiale.

À Saint-Prosper, la maison paternelle des Trudel comporte au rez-de-chaussée trois fenêtres en façade et trois autres à l'arrière. Le mur sud-est est percé de deux fenêtres au rez-de-chaussée et d'une plus petite à l'étage tandis qu'aucune ouverture n'est pratiquée dans le mur nord-ouest. Deux portes desservent la maison et le toit est orné de quatre lucarnes, deux de chaque côté. La nouvelle maison, située juste en face de l'ancienne vient doubler plus que ce nombre. En ajoutant les quatre portes, le nombre total d'ouvertures se chiffre à 33, sans compter celles de la cuisine d'été. Il en va de même pour la nouvelle résidence des Gouin de Batiscan où nous relevons dix ouvertures sur la première maison comparativement à 22 sur la seconde. Un autre fait indéniable, la maison d'inspiration coloniale présente des fenêtres sur toutes ses

---

<sup>103</sup> Paul-Louis Martin, *Op. cit.*

façades, parfois moins nombreuses ou plus petites sur les murs exposés aux vents froids. Elles témoignent de changements significatifs dans la manière de bâtir. C'est le cas notamment pour les modèles qui possèdent de petites pièces, à l'arrière de la maison, au rez-de-chaussée comme à l'étage. Même si ces pièces ne servent que de débarras, des fenêtres éclairent toujours leur intérieur.

De façon générale, la cuisine profite beaucoup de cette augmentation. Dans 31 maisons, deux portes vitrées et coiffées de fenêtres d'imposte, donnent sur cette pièce et augmentent la luminosité. Tous les murs présentent au moins une ouverture qui éclaire la pièce à toute heure du jour, mais ce sont les chambres qui bénéficient du nombre accru de fenêtres: on évoque l'éclairage timide des étroites lucarnes de la demeure précédente<sup>104</sup>. Ainsi, le confort s'améliore, le soleil éclaire la maison de tous ses bienfaits à longueur de jour. D'un autre côté, portes et fenêtres offrent une bonne ventilation et favorisent une meilleure qualité de l'air. La norme est maintenue solidement: chaque pièce possède sa fenêtre, son éclairage naturel et son contact individuel avec l'extérieur. Leur nombre démontre, tout comme les témoignages, un contrôle de la température ambiante, une bonne efficacité des nouveaux systèmes de chauffage et une meilleure isolation des murs, des portes et des fenêtres. Elles permettent aussi de mettre en valeur, aux yeux des occupants et des visiteurs, les paysages environnants. Les ouvertures ne tarderont pas à recevoir un support exceptionnel.

Les habitations-témoins, à l'exception de deux, profiteront du service de l'électricité avant 1930. Bien que le réseau relie rapidement le cœur des villages, les rangs secondaires et même certaines maisons du rang principal doivent attendre la bonne volonté de la Shawinigan Water and Power. De plus, les revenus de l'occupant

---

<sup>104</sup> Informateur no. 4.

déterminent le moment de l'introduction de l'électricité dans la maison: il faut en effet défrayer le coût d'installation, « y compris les poteaux<sup>105</sup> ». À l'exception d'un seul, les informateurs ne possédaient pas l'électricité dans leur ancienne demeure; neuf d'entre eux en bénéficient dès l'occupation de leur nouvelle maison, tandis que les six autres vont en doter leur résidence au cours des années suivantes. M. Adrien Trudel se rappelle très bien de « l'électricité à tracs<sup>106</sup> », c'est-à-dire des fils qui couraient à la manière de rails. Le nouveau service épate la galerie: les témoins se remémorent les premiers moments de cet événement magique. La nouveauté attire les visiteurs chez les Baril pour admirer cette lumière artificielle. « La visite jouait avec<sup>107</sup> »; « les jumelles s'amusaient avec les commutateurs<sup>108</sup> » se souvient soeur Madeleine Trudel; « tout le monde venait voir ça<sup>109</sup> », de dire un autre. Le ton enjoué de nos témoins en dit long sur leur satisfaction: avec l'électricité dans toutes les pièces, 24 heures sur 24, la soirée, le temps de travail et les réunions familiales se prolongent à volonté. Les agriculteurs introduisent cette nouvelle source d'énergie dans leurs principaux bâtiments de ferme : « ça allait bien mieux pour travailler<sup>110</sup> », et l'agriculteur « en moyen » se permet d'acheter de nouveaux équipements. Elle facilite ainsi certaines activités et, pour ceux qui occupent seuls une chambre à l'étage, elle offre un espace intime et plus accueillant.

Comme autrefois, le nombre et les dimensions des ouvertures expriment le niveau d'aisance des occupants. Inévitablement, l'électricité devient aussi un signe d'aisance. Si les chambres et la cuisine sont éclairées, en général, par des ampoules nues, suspendues au bout d'un fil, il en va tout autrement des pièces semi-publiques: «

---

<sup>105</sup> Informateur no. 9.

<sup>106</sup> Informateur no. 11.

<sup>107</sup> Informateur no. 1.

<sup>108</sup> Informateur no 12.

<sup>109</sup> Informateur no. 11.

<sup>110</sup> Informateur no 12.

un bel abat-jour dans la salle à manger... un lustre à quatre lumières au salon<sup>111</sup> », de souligner M. Gravel; « de beaux abat-jour dans toutes les pièces... des lustres dans la salle à manger et au salon<sup>112</sup> », chez un entrepreneur. « Je ne sais pas si papa les avait achetés usagés, mais il y avait de beaux lustres dans toutes les pièces<sup>113</sup> » mentionne soeur Madeleine Trudel de Saint-Prosper et « de belles lampes au plafond<sup>114</sup> » chez les Lefebvre du même lieu. Bref, comme toute autre nouveauté, l'électricité est soigneusement mise en valeur.

### 3.3. La salle de bains

La première mention d'une salle de bains dans les marchés de construction de la région remonte à 1876. Il s'agit « d'une nouveauté qui mettra plusieurs années à pénétrer le monde rural » prend soin d'ajouter Paul-Louis Martin<sup>115</sup>. En effet, l'introduction de cette pièce, malgré les prévisions des plans et de nombreuses recommandations des autorités de l'époque, se fait d'une façon lente et progressive. Quatre habitats-témoins possèdent un cabinet de toilette auquel on ajoutera plus tard un bain. Les Trudel de Saint-Prosper ont une salle de bains complète, mais notre témoin s'empresse d'ajouter « bain et toilette, c'est pas tout le monde qui avait ça dans paroisse<sup>116</sup> ». Deux beaux-frères de Sainte-Geneviève-de-Batiscan rivalisent de nouveautés: l'un possède à l'étage une salle de bains complète munie « d'un beau bain en fonte avec des belles pattes<sup>117</sup> » ainsi que d'une salle d'eau au rez-de-chaussée; le second imite aussitôt le premier. Trois autres habitations seront dotées d'une toilette dans la chambre des parents, mais la majorité des autres occupants continuent d'utiliser régulièrement les latrines extérieures, toujours présentes. On retrouve également un

---

<sup>111</sup> Informateur no. 9.

<sup>112</sup> Informateur no. 4.

<sup>113</sup> Informateur no 12.

<sup>114</sup> Informateur no. 10.

<sup>115</sup> Paul-Louis Martin, *Op. cit.*

<sup>116</sup> Informateur no 12.

<sup>117</sup> Informateur no. 4.



évier dans la chambre des parents dans plusieurs cas. La plupart des autres propriétaires introduisent ces équipements d'une façon très progressive, habituellement dans la chambre des parents. À l'occasion, comme chez les Trudel de Sainte-Geneviève-de-Batiscan, on profite de l'ajout d'une rallonge pour installer une salle de bains spacieuse à l'étage, « toilette, lavabo pis un bain avec des pattes en cop<sup>118</sup> » . Meubles de rangement et accessoires décoratifs n'apparaissent pas encore dans ces premières salles de bains: ce n'est qu'un espace voué aux commodités. D'ailleurs les premiers cabinets de toilette ont les mêmes dimensions que les latrines: « une toilette seulement, comme une garde-robe<sup>119</sup> » avec des murs revêtus de lattes en bois et une petite fenêtre pour aérer la pièce, se rappelle un informateur. Dans les familles nombreuses on maintient aussi la latrine, bien qu'il s'en trouve aussi dans les maisonnées de deux ou trois occupants: lorsqu'on travaille ou joue à l'extérieur, on s'y dirige invariablement. Notons enfin que la mère de famille baigne ses petits enfants dans l'évier de la cuisine et les ablutions des plus grands s'effectuent dans les chambres, certains profitant du lavabo des parents. Il va sans dire que les témoins sont très discrets sur cette question.

## 4. INTÉRIEUR ET LOGIQUE FONCTIONNELLE

### 4.1 La circulation.

Retournons à la séance de janvier 1917, la réplique d'une jeune actrice retient notre attention: « si je me rappelle bien, la vieille maison n'était pas du tout divisée comme celle d'aujourd'hui<sup>120</sup> ». De fait, le plan de base de la maison nouvelle vient redéfinir l'intérieur. Toutefois la raison bâtitseuse s'efforce de l'adapter à ses besoins, attestant le maintien de certaines façons d'habiter.

---

<sup>118</sup> Informateur no. 11.

<sup>119</sup> Informateur no. 9.

<sup>120</sup> Sœur Madeleine Trudel, *Op. cit.*

Ainsi de la circulation horizontale qui varie beaucoup d'une maison à l'autre. Au rez-de-chaussée, on ne relève qu'un seul plan avec corridor au long duquel se répartissent les pièces. Habituellement les pièces d'apparat sont décroisonnées de façon à faciliter les déplacements et offrir un coup d'oeil impressionnant, dans le cas contraire, on passe d'une pièce à l'autre par enfilade. Notons que les déplacements au rez-de-chaussée sont limités, la vie quotidienne se déroulant toujours à la cuisine. À l'étage, les chambres se distribuent le long d'un corridor qui débouche, le cas échéant, sur la rallonge.

Quant à la circulation verticale elle s'établit en continuité avec la plupart des pratiques du siècle précédent, c'est-à-dire que l'on observe d'étroites relations entre la forme, la localisation et la fonction de l'escalier. Les habitations-témoins en possèdent au moins deux, l'un menant à l'étage, l'autre à la cave, mais on peut en retrouver jusqu'à quatre dans les plus grandes habitations.

L'escalier de la cave donne accès aux réserves alimentaires et, n'oublions pas, dans plusieurs cas, à la « grosse » fournaise. D'accès large, il facilite les déplacements pour ceux qui transportent légumes, conserves ou bois: « on y rangeait les légumes, à l'opposé de la fournaise<sup>121</sup> »; « c'est là qu'on retrouvait les petits barils de pommes<sup>122</sup> »; « c'était là qu'on plaçait tout le cannage<sup>123</sup> »; « il fallait beaucoup de place, la fournaise prenait beaucoup de bois<sup>124</sup> ». Pour gagner plus d'espace, cet escalier se trouve invariablement sous celui menant à l'étage. Dans huit cas, il se situe dans la cuisine tandis que dans sept autres, il prend place dans la salle à manger. On

---

<sup>121</sup> Informateur no. 2.

<sup>122</sup> Informateur no. 11.

<sup>123</sup> Informateur no 12.

<sup>124</sup> Informateur no. 4.

peut ainsi quérir directement les denrées ou encore le bois de chauffage qui alimente la cuisinière. On observe néanmoins quelques innovations telles la présence de dépenses ou d'annexes à la cuisine servant d'espaces intermédiaires dans la circulation des aliments et du combustible. On y maintient des réserves suffisantes pour un certain temps, s'évitant ainsi des déplacements trop fréquents vers la cave.

L'escalier de la cuisine est généralement de facture assez simple. Dans cinq cas, il est situé à l'angle de la pièce, fermé en partie et débouche sur un corridor le long duquel se répartissent les chambres. Dans les cas où la cuisine est située dans la rallonge, l'escalier donne accès à deux petites chambres et parfois, à une salle de bains qui se trouve ainsi à la frontière de la sphère privée. Ces deux petites chambres servent parfois de débarras, hébergeant à l'occasion les engagés ou le quêteux, créant alors une aire semi-publique à l'étage. Dans le cas où la maison possède deux escaliers menant à l'étage, nos témoins qualifient celui de la cuisine: « d'escalier de service », d'escalier du quotidien; celui que l'on emprunte à tout moment. Dans les cas où l'on accède à la cave via la salle à manger, sa porte se situe à l'intersection de cette dernière et de la cuisine, réduisant au minimum les déplacements.

Les escaliers de la salle à manger revêtent de plus beaux atours. Sauf une seule exception, ils sont tous droits et situés au centre de la maison, avec à la base, la grille de plancher d'où émane la chaleur. D'une grande élégance comparé à celui de la cuisine, cet escalier d'apparat joue un rôle capital au niveau de la représentation. Il a fière allure et les convives disposent des longues heures du repas pour contempler ses bois nobles, vernis ou peints, harmonisés avec les autres boiseries de la salle à manger, sa belle rampe ornée aux deux extrémités de poteaux tournés ou à têtes ouvragées et ses barreaux qui rivalisent également par leur forme ou leur nombre: « deux poteaux par marche » sans compter les appliques de noyer, se rappelle fièrement le propriétaire,

Monsieur Gagnon. Comme au siècle précédent, cet escalier sert donc d'ornement central, témoignant de l'aisance du propriétaire.

On observe toutefois une différence significative: ainsi dans les plans théoriques et dans les volumes d'économie familiale, l'escalier d'apparat donne sur l'entrée principale. C'est le cas également dans plusieurs marchés de construction du siècle précédent. Or dans notre échantillon, on ne le retrouve à cet endroit qu'une seule fois. Les témoins ne fournissent guère d'explications à cette situation, sauf cette réflexion d'une dame: « Le monde a pas d'affaires à voir en haut<sup>125</sup> ». Serait-ce là la clé de l'explication? Aurait-on eu tendance à préserver l'intimité de la maisonnée? À ne réserver les regards indiscrets qu'aux seuls invités et aux intimes qui accèdent à la salle à manger? Terminons en rappelant que le grenier n'est plus occupé d'une manière permanente, entraînant la disparition de l'escalier qui y menait.

#### **4.2.La grande cave**

La plupart des maisons sont dotées d'une grande cave, « à hauteur d'homme, creusée ... avec un cheval pis une pelle, une pelle à cheval ». « Quand on parlait d'une cave à grandeur, y était installé le gars », de poursuivre le témoin. Les sols y sont tous en terre battue pour y entreposer les légumes, parfois directement sur le sol: « y disait que c'était pour conserver les légumes, on en abrille même certains avec de la terre<sup>126</sup> ». Plusieurs témoins signalent aussi la présence de petits barils de pommes, issues de leurs récoltes. On retrouve également les « cannages » et même le beurre, chez les Gravel. Lorsque la fournaise se trouve au sous-sol, on éloigne et on isole les légumes dans le secteur le plus frais de la cave. Selon les témoins, la cave ne sert à aucune activité de production, si ce n'est que d'y fendre du bois. D'ailleurs ils insistent

---

<sup>125</sup> Informateur no. 10.

<sup>126</sup> Informateur no. 4.

sur la fonction première de la cave, soit l'entreposage du bois. Faut-il se surprendre de cette commodité essentielle? Cette grande maison exige, comme nous l'avons vu, plus de combustibles pour la chauffer. Notons enfin que les détails de sa construction démontrent le souci de ce conformer à des normes modernes. Les soupiraux, la porte d'accès extérieur et sa profondeur en favorisent l'accès mais aussi l'aération. Ils permettent de prévenir un surplus d'humidité, la détérioration des structures de bois et de la réserve de combustibles.

#### **4.3. La cuisine et ses annexes.**

Depuis plus d'un siècle, les maisons bourgeoises possèdent une cuisine distincte et généralement reléguée en périphérie des pièces principales. Jugeant cet espace trop restreint, les bâtisseurs vont modifier les plans de façon à occuper une partie ou tout l'arrière de la maison, en lieu et place de la salle à manger ou d'une chambre à coucher. Plusieurs propriétaires préfèrent ajouter une grande cuisine en rallongeant le corps principal, d'où le qualificatif d'annexe qu'on lui accole fréquemment. Il s'agit là d'une adaptation particulière au mode de vie rural usuel. Ainsi, au début du siècle, les Trudel achètent une maison d'inspiration coloniale construite depuis deux ans seulement: de plan carré, elle possède une chambre à coucher et une cuisine situées en partie arrière du rez-de-chaussée, un salon et une salle à manger à l'avant. Quelques années plus tard, le propriétaire répond aux souhaits de sa famille et ajoute une rallonge abritant une grande cuisine au rez-de-chaussée et une salle de bains à l'étage<sup>127</sup>.

Vue de près, on constate que cette cuisine profite d'une bonne aération et d'un bel éclairage. On y trouve deux portes qui répondent aux besoins du va-et-vient quotidien, l'une à l'arrière, l'autre sur l'avant et des fenêtres sur ses trois murs. Le

---

<sup>127</sup> Informateur no. 11.

revêtement du plancher est habituellement un prélat, facile d'entretien. Les murs sont revêtus de planchettes de bois, peintes en blanc ou en gris. Dans ce dernier cas, comme le signalait l'un de nos témoins « la saleté et le gras paraissaient moins <sup>128</sup> » sans compter que les murs se nettoient très bien. Signalons deux cuisines aux couleurs vives, à la mode du jour... Lorsqu'elle occupe la rallonge, les occupants accèdent aux autres pièces via la salle à manger, d'où on communique directement avec toutes les pièces du rez-de-chaussée et à celles de l'étage, via l'escalier. Dans huit des habitations-témoins, nous retrouvons, adossé au mur, un buffet d'environ six pieds de long qui intègre tout à la fois quatre portes d'armoires, quelques tiroirs, un évier et d'autres commodités. Au-dessus, on trouve de grandes armoires, fixées au murs, dont le nombre de portes varie d'une cuisine à l'autre. On constate donc que les meubles de rangements non intégrés se font de plus en plus rares même si nous retrouvons à l'occasion, un buffet bas qui supplée au rangement. D'autres nouveautés apparaissent, telle une huche à pain intégrée au buffet et fermée par un couvercle de tôle<sup>129</sup>, un meuble du passé intégré au présent. La cuisinière en fonte est située dans un coin ou encore sur le mur opposé aux armoires et le centre de la pièce est occupé par une longue table entourée de chaises. Pour les Trudel, cela signifie plus de confort, car dans l'ancienne résidence « on se contentait de longs bancs<sup>130</sup> ».

La « dépense » qu'on rencontre dans neuf résidences n'est pas une nouveauté, puisqu'on la mentionne à l'occasion dans les maisons urbaines dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Lieu intermédiaire de rangement, elle réduit les déplacements vers la cave qui sert d'entrepôt général pour les légumes, les fruits et les conserves. Les plus petites dépenses font environ 20 pi. ca. et sont soit intégrées à la cuisine, soit situées en appentis. On y entrepose et garde au frais les denrées de base, mais aussi le bois de

---

<sup>128</sup> Informateur no. 12.

<sup>129</sup> Informateur no. 9.

<sup>130</sup> Informateur no. 11.

chauffage. Dans d'autres cas, nous découvrons une annexe à bois, indépendante de la dépense adossée au mur arrière de la cuisine. La présence de plusieurs appareils de chauffage et de cuisson exige plus de combustible et conséquemment plus d'espaces d'entreposage, d'où cette réserve de proximité qu'est la dépense ou l'annexe, sans compter la boîte à bois près du poêle. Commodément situées au même niveau, ces réserves évitent les longs déplacements et généralement les enfants sont « de corvée » pour les alimenter. Les Jacob entreposent le combustible à la cave, dans l'annexe et aussi dans un petit hangar: « on n'avait pas assez de bois au sous-sol pour chauffer tout l'hiver, on rentrait du bois de dehors<sup>131</sup> ». Dans deux cas, l'annexe remplit d'autres fonctions: on y effectue le lavage pendant l'été et, après les boucheries, les gens y entreposent la viande sur des blocs de glace entourés de bran de scie<sup>132</sup>. Autrement, comme chez les Gravel, la viande est entreposée dans un hangar extérieur, « enterrée dans l'avoine après les boucheries<sup>133</sup> ». Ailleurs encore, l'annexe fait office de chambre « fraîche » pendant l'été et de laiterie « on y mettait du lait dans des assiettes sur des petites tablettes<sup>134</sup> », sans omettre la fonction de débarras qu'elle remplit chez d'autres familles. Retenons surtout la rationalité derrière ces aménagements qui visent à regrouper autour de la cuisine toutes les commodités nécessaires au bon fonctionnement de la vie quotidienne.

#### **4.4. La cuisine d'été.**

Une autre « annexe » est parfois greffée au corps principal: la cuisine d'été ou fournil. Il est bien difficile d'en évaluer l'usage avec certitude, plusieurs cuisines d'été ayant disparu, d'autres ayant été transformées. On en recense néanmoins une vingtaine sur notre territoire. Elles sont plus nombreuses chez les cultivateurs que chez les villageois.

---

<sup>131</sup> Informateur no. 4.

<sup>132</sup> Informateur no. 9.

<sup>133</sup> *Ibidem*.

Une seule famille y vit en permanence tout l'été. Les autres n'y prennent que les repas pour éviter de réchauffer le corps principal. Chez les Trudel de Saint-Prosper la famille l'utilise au déjeuner, mais elle sert surtout aux engagés<sup>135</sup>. Manifestement, il s'agit ici d'une période transitoire entre les habitudes de vie de leurs demeures précédentes et une nouvelle façon de vivre. Dans leur demeure précédente, tous nos témoins vivaient dans la cuisine d'été. On la construit encore dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, car elle répond à certains besoins de transformation, même pour des propriétaires non agriculteurs qui cultivent un petit potager ou élèvent quelques bêtes. On y effectue toujours le lavage et la cuisson des aliments. Mais, avec le temps, les gens vont préférer le confort de la maison principale et abandonnent l'ancien usage. Serait-ce là l'indice que la vie en promiscuité dans la cuisine d'été perd peu à peu du terrain? Chez les villageois, l'approvisionnement externe remplace progressivement la production familiale, si bien que la cuisine d'été n'a plus sa raison d'être: ils en construiront donc de moins en moins dans le second quart du XX<sup>e</sup> siècle. Finalement, lorsqu'elle nécessitera des réparations majeures, on préférera souvent la démolir ou la convertir en cuisine permanente et ajouter de ce fait une salle à manger.

#### **4.5. La salle à manger**

La salle à manger est une pièce maîtresse du jeu des représentations. La fenestration généreuse et les luminaires de prix mettent en valeur l'ameublement et la décoration. Les murs habillés de planchettes sont peints dans des tons discrets et créent une ambiance intime. Parfois un papier-peint rehausse les lieux et de larges moulures parent les fenêtres, le bas et le haut des murs. La richesse des parquets de bois francs contribue aussi à l'élégance de la pièce. Fréquemment ouverte sur le salon, la salle à

---

<sup>134</sup> Informateur no 12.

<sup>135</sup> *Ibidem*.



manger en est séparée par une arche et des colonnes. Les occupants privilégient ainsi les grands espaces, signes de réussite et d'aisance.

Les pièces de mobilier jouent un rôle équivalent. Ainsi on trouve invariablement un vaisselier « avec une vitre bombée », de préciser plusieurs témoins où l'on exhibe la vaisselle des grandes occasions, la « grosse soupière de porcelaine » et le service à thé chinois. Ce meuble de confection industrielle témoigne de la modernité des occupants. Il remplace l'armoire en coin ou vitrée que l'on commandait autrefois à l'artisan. Dans certains cas, s'ajoute un buffet où l'on range « les nappes en dentelle et les beaux centres<sup>136</sup> », ou encore le coffret de l'argenterie tapissé de velours. Quelques bibelots, soit sur le cadrage du poêle, soit dans le vaisselier, complètent le décor. Une belle table occupe le centre de la salle, avec des chaises « appareillées », d'ajouter plusieurs témoins; et ils sont nombreux à souligner « en bois d'essence noble », et provenant d'un « magasin<sup>137</sup> ». Chez les Jacob, « un miroir d'une grandeur épouvantable<sup>138</sup> » attire les regards des visiteurs. Fait particulier, on retrouve aussi chez ces derniers, un bureau-secrétaire; et le propriétaire y reçoit ses employés pour la rémunération hebdomadaire: « il demandait de passer de l'autre côté, c'était plus privé que la cuisine<sup>139</sup> ». Chez les Baril, la cadette se souvient bien du protocole entourant certains repas. Un jour, les deux aînées reçoivent leur patronne à souper. C'est le branle-bas de combat, la maison est astiquée au complet. Les enfants, dont la cadette, contribuent à la tâche et reçoivent comme récompense de prendre leur repas... à la cuisine, avec interdiction de mettre les pieds dans la salle à manger<sup>140</sup>. Celle-ci n'est pas uniquement réservée aux invités de marque, les retrouvailles s'y déroulent également. Ainsi on y accueille à la belle saison, les aînés au retour des études et toute

---

<sup>136</sup> *Ibidem*.

<sup>137</sup> Informateur no. 6.

<sup>138</sup> Informateur no. 4.

<sup>139</sup> *Ibidem*.

<sup>140</sup> Informateur no. 1.

la famille y prend le premier souper. Les fêtes familiales s'y déroulent aussi en partie. Lorsque la cuisine occupe l'arrière du corps principal, elle partage l'espace avec la salle à manger, mais plus généralement avec une chambre à coucher: c'est alors la cuisine qui joue le rôle de pièce d'apparat. C'est le cas chez les Leduc, qui possèdent une des plus belles maisons de ce type. Leur cuisine est décorée de larges moulures à plusieurs rainures. On y retrouve aussi un superbe escalier doté d'appliques en noyer, de même qu'un vaisselier, une table et des chaises en chêne. L'ensemble tend à exprimer l'aisance des occupants.

#### 4.6. Le salon

Le salon est tout aussi important que la salle à manger. Parquets de bois francs, murs de planchettes peintes au goût du jour et abondantes moulures rivalisent avec le décor de la salle à manger. Le salon double apparaît fréquemment. La seconde partie est désignée différemment selon les familles: salle d'entrée lorsqu'on y accède par la porte avant, boudoir dans les autres cas. Les gens se montrent très fiers des fameuses colonnes en pins rouges de Colombie qui divisent le salon double ou celui-ci de la salle à manger. On fait appel aux savoir-faire des artisans locaux: « ça été faite icitte par exemple, par un type qu'était un L'Heureux, qui faisait des monuments dans le cimetière. Y était adroite quelque chose de rare... c'était beau en crime<sup>141</sup> ». Du côté des Jacob, la mode est allée au grand miroir, comme celui de la salle à manger, mais en général, les murs sont ornés de cadres « ovales avec une vitre bombée ». Pour sa part, soeur Madeleine Trudel se souvient de « plusieurs cadres de fantaisies » et « d'un immense cadre avec la photo du cinquantième anniversaire du mariage des grands-parents<sup>142</sup> ». L'accès au salon variera selon les familles. Certes, c'est le lieu des fréquentations: les principaux usagers de la porte principale étant les « prétendants » et

---

<sup>141</sup> Informateur no. 4.

<sup>142</sup> Informateur no 12.

naturellement la « grande visite ». Mais des soirées spéciales s'y déroulent à l'occasion. La chorale paroissiale de Sainte-Geneviève-de-Batiscan pratique ainsi le chant dans le salon des Trudel, trouvant là une pièce assez grande pour les accueillir et bien sûr un piano. Dans quatre cas, on mentionne un piano au salon, de même qu'un harmonium. Puisque ce sont surtout les enfants qui les utilisent, ils ont donc accès plus souvent au salon qu'à la salle à manger et certains soirs, la famille s'y rassemble pour entendre les jeunes virtuoses. Naturellement, on se regroupe autour de l'instrument à l'occasion des fêtes alors que la mère prend souvent la relève des apprentis.

L'ameublement varie d'une famille à l'autre. Un témoin, rentier de Saint-Prosper, s'offre des meubles en acajou dont une table basse, pivotante, composée de plusieurs sections. Grandes causeuses, « fauteuils bourrés », table basse et chaises se retrouvent chez plusieurs témoins, tandis que deux mentions d'une radio semblent entraîner une occupation plus fréquente du salon. Chez d'autres, le mobilier est considérablement réduit : un simple divan et une petite table. Une constante à tous les intérieurs: on signale la présence de l'indispensable berçante au salon. Notons enfin, que chez les familles à faibles revenus, on fermera le salon l'hiver venu pour économiser le combustible.

#### **4.7. Les chambres à coucher et le grenier.**

Les gens vont moins porter d'attention à la décoration des pièces de l'étage, sans pour autant céder au confort et au besoin d'intimité. La chambre à coucher du rez-de-chaussée fait cependant exception: sa décoration rappelle celle des pièces d'apparat qui lui sont contiguës, murs de planchettes en bois, peintes au goût du jour, moulures abondantes et luminaire de qualité. L'ameublement comprend le lit, une ou deux commodes et un chiffonnier où l'on expose un bel ensemble de toilette. Plusieurs témoins se rappellent également d'un beau couvre-lit dont la facture s'harmonise avec les rideaux. Cette chambre des parents est un lieu sacré que les enfants évitent

généralement. Notons que l'on y installe souvent la première toilette, dans ce cas les enfants y ont plus facilement accès.

À l'étage, le nombre de chambres varie de quatre à sept selon les maisons observées. Les murs de bois sont souvent peints d'une couleur différente d'une chambre à l'autre, sans doute au goût de l'occupant, une façon de marquer son individualité. Dans les plus grandes habitations on trouve habituellement une garde-robe dans chaque chambre à coucher. Sauf trois exceptions, chaque membre de la famille dispose d'un lit et d'une commode. Dans certaines familles, un chiffonnier et un lave-mains complètent le mobilier. Peu décorés, les murs n'accueillent généralement qu'un crucifix. Les Leduc se distinguent une fois de plus: les chambres de l'étage ne servent qu'aux visiteurs. Peintes de couleur distincte, on y retrouve cependant le même mobilier: lit double, commode, chiffonnier et lave-mains. Des rideaux de belle facture habillent les fenêtres et de belles moulures, identiques, ornent toute la maison.

La répartition des chambres à coucher se fait d'abord selon le sexe. Dans plusieurs maisons, leur grand nombre permet à chaque occupant de disposer de sa chambre à coucher. Les filles profiteront habituellement des chambres qui donnent sur la façade, la « vue » sur la cour est réservée aux garçons. La maison d'inspiration coloniale favorise donc une répartition des chambres à coucher qui correspond à la montée de l'intime et aux valeurs bourgeoises. Rappelons que les chambres de l'étage disposent d'un bon éclairage et d'une excellente aération permettant aux occupants de se retirer dans leur chambre.

Un autre élément revient fréquemment: une chambre transformée en salle de jeux pour les enfants. C'est le cas notamment chez les Lefebvre où les enfants

disposent d'une « chambre à poupée<sup>143</sup> ». Chez les Trudel de Saint-Prosper, les enfants s'amuse dans les chambres au dessus de la rallonge<sup>144</sup>. Chez leurs homonymes de Sainte-Geneviève-de-Batiscan, une chambre avec sofa deviendra le royaume de leur imaginaire<sup>145</sup>.

Les quêteux ont également une chambre à leur disposition dans trois habitations-témoins, ils occupent celle au-dessus de la rallonge, à l'extérieur du corps principal auquel ils n'ont pas accès. Chez d'autres, ces chambres sont à la disposition des engagés pour l'été.

Notons enfin que, lorsqu'elle est prévue dès la construction, on retrouve souvent la première salle de bains complète au haut de l'escalier. A la frontière des deux sphères, elle permet aux étrangers de gagner l'étage, au grand désarroi d'ailleurs d'une maîtresse de maison qui obligera son mari à construire une toilette sous la cage de l'escalier, au rez-de-chaussée<sup>146</sup>.

Quelques mots sur le grenier qui ne sert plus que de débarras. Parmi nos quinze habitations-témoins, seulement deux possèdent toujours un escalier qui y mène; dans les autres cas, il faut quérir l'escabeau ou l'échelle pour y accéder. L'entreposage de grains ou denrées n'y est plus pratiqué depuis la fin du siècle précédent. Rappelons aussi que la conception du toit entraîne une forte circulation d'air qui interdit toute occupation permanente. Quelques témoins se rappellent d'y avoir joué, mais il n'en demeure pas moins que nous assistons ici à la fin d'une manière d'habiter.

---

<sup>143</sup> Informateur no. 10.

<sup>144</sup> Informateur no. 12.

<sup>145</sup> Informateur no. 11.

<sup>146</sup> Informateur no. 10.

## CONCLUSION

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, le monde rural laurentien est engagé sur la voie de la modernité. L'armature villageoise est en place, la production agricole et les industries rurales répondent aux demandes extérieures et se spécialisent déjà depuis quelques décennies. Le monde rural est en contact avec les grands courants qui traversent le continent nord-américain. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de voir l'habitation rurale se transformer, s'inscrire dans ces courants aux racines profondes.

Les transformations de la maison rurale traduisent l'intégration de l'idéal bourgeois par les bâtisseurs. Comme le démontre Paul Louis Martin<sup>147</sup>, ce mouvement s'amorce au XIX<sup>e</sup> siècle: spécialisation de l'espace, cloisonnement accru, rationalité, confort et décoration sont autant de signes de l'apparition d'un nouveau système culturel qui s'inscrit dans la raison bâtiesseuse. C'est autour de cette même raison bâtiesseuse que se tisse la grande maison rurale en cette fin de siècle. Dans la poursuite de la dynamique des établissements, les ruraux adoptent différents modèles architecturaux auxquels ils greffent des éléments du passé, phénomène par lequel ils recherchent toujours « l'idéal de bien-être ».

Rendue plus accessible par la standardisation des matériaux, la maison d'inspiration coloniale américaine se diffuse à l'ensemble du monde rural québécois en empruntant plusieurs canaux dont celui du réseau familial qui, comme au siècle dernier, demeure la voie privilégiée. Sur le plan physique, la maison rurale s'agrandit.

---

<sup>147</sup> Paul-Louis Martin, *Op. cit.*

L'occupation pleine de l'étage offre, au minimum, une superficie habitable de 1200 pieds carrés. Les bâtisseurs peaufinent sa logique interne: circulation efficace et organisation fonctionnelle de la vie quotidienne expriment la rationalité et l'intégration du génie industriel à la maison. Derrière ces améliorations se profilent les innovations techniques qui offrent un meilleur cadre ambiant et transforment le quotidien. Au plan décoratif, on dénote, même chez les modèles les plus simples, le souci du temps présent. Par sa décoration, tant intérieure qu'extérieure, la grande maison rurale témoigne de la culture qui l'habite. Elle communique un message, indique les rapports qu'entretiennent ses occupants avec leur environnement immédiat et leur ouverture sur le monde. Elle symbolise aussi l'aisance du propriétaire, sa réussite; elle marque son individualité. Les transformations qui touchent le monde rural se manifestent également dans l'organisation de l'espace. Les fonctions de production et de transformation quittent lentement l'intérieur de la maison. La spécialisation des espaces atteste des changements dans les relations interpersonnelles. À l'image des bourgeois, les ruraux accordent une plus grande importance à l'image qu'ils projettent aux visiteurs. La sphère publique de ces habitations est constituée de pièces décloisonnées et adresse un message aux invités: la réussite de l'occupant. En valorisant les grands espaces et en inondant l'intérieur de lumière, le propriétaire témoigne de son contrôle sur le cadre ambiant. La décoration, l'ameublement, l'éclairage, tout concourt à manifester la réussite des occupants. Mais cet aménagement de la sphère publique n'est pas sans impact sur les membres de la maisonnée: en interdisant l'usage quotidien de ses pièces, on prive la famille d'un espace important que l'on compense par la réorganisation de la sphère privée. Les pièces de celle-ci se spécialisent également. Leur hiérarchisation témoigne aussi de la pénétration des valeurs bourgeoises: ordre, organisation, hygiène, division sexuelle des tâches et individualisme se retrouvent dans la sphère privée. La chambre des parents, au rez-de-chaussée, contribue à l'expression de soi, mais témoigne aussi de leur préséance. Selon les témoignages recueillis, ils ne partagent plus

la chambre avec un ou des enfants. Elle devient un lieu sacré où les enfants ont plus ou moins accès. À l'étage, on cherche à atteindre l'idéal d'un occupant par chambre, ce que les plus grandes maisons permettent. Dans le cas contraire, on assiste à une répartition des pièces en fonction de l'âge et du sexe des enfants. La décoration des chambres marque souvent l'individualité de son occupant, tandis qu'un meilleur contrôle du cadre ambiant et l'arrivée de l'électricité permettent à la chambre de devenir un espace intime. On peut sans contredit y voir l'émergence des territoires personnels. Enfin, l'apparition d'une salle de jeux annonce aussi un changement dans la perception de l'enfance.

À l'instar d'une historiographie de mieux en mieux documentée, notre étude démontre qu'il faut porter un regard différent sur le milieu rural. Elle réfute le mythe de la campagne isolée, refuge de nos vieilles traditions. Elle refuse aussi une vision réductrice de la culture populaire rurale. La grande maison est un témoin important des transformations qui l'animent. Elle comporte de nombreux indicateurs d'un changement culturel. Les ruraux choisissent un modèle américain, mais conservent des éléments du passé, personnalisant leur maison au gré des développements techniques et de leurs besoins, lui donnant ainsi un caractère qui lui est propre. Leur maison est le reflet d'échanges fructueux entre la tradition et la modernité d'où naissent les adaptations qui la façonnent. Ils contribuent ainsi à la construction d'une culture.

Après la Deuxième Guerre Mondiale, la diffusion du bungalow atténue fortement l'originalité du bâti en milieu rural. À la standardisation des matériaux succède la standardisation des modèles. Dans le sillon de nos voisins du sud, l'ère de la consommation et de la publicité uniformise les goûts. On valorise le plus récent, le dernier produit à la mode. À la différence de la culture européenne, on oublie facilement ses racines. L'originalité architecturale se traduit surtout dans les grands projets,



tandis que le secteur résidentiel est davantage l'affaire d'entrepreneurs qui multiplient un plan pour le rentabiliser: travail accéléré et diminution des coûts, mais à quel prix? Transférée en milieu rural, la maison modèle est dénaturée et défigure le paysage. À l'étude de ce milieu, nous constatons le peu d'originalité du bâti récent, l'abandon du processus d'adaptation à la raison bâtiesseuse, bref l'uniformisation à la mode du moment qui ne tient pas compte des caractères propres au milieu culturel. Les modèles imposés par l'industrie ne correspondent pas à nos besoins. Il n'existe pas d'adéquation entre ce que l'on souhaite, ce que nous sommes et ce que les modèles nous imposent, sauf pour les quelques rares privilégiés, qui, comme à une époque pas si lointaine, construisent « sur mesure ». Il n'est pas question ici de verser dans la nostalgie ou de prôner le retour à un modèle antérieur. Il s'agit plutôt d'un souhait: celui de redécouvrir cette capacité et cette volonté de créer une habitation qui reflète ce que nous sommes, en tant qu'individu, en tant que société et en tant que culture. Adopter les nouvelles techniques à nos maisons certes, mais adapter aussi des éléments du passé et participer de la sorte à la construction d'une culture originale. Où est passée la grande galerie? Que dire de l'absence de grandes ouvertures qui nous prive du paysage et de la lumière? Combien de fois avons-nous entendu des plaintes formulées à l'égard d'une cuisine trop petite et trop sombre? L'extérieur est encore plus dépersonnalisé, pratiquement dépouillé d'éléments décoratifs. Peut-on rétorquer que ces abandons sont le fruit de nouveaux changements culturels quand on sait qu'ils sont imposés par l'industrie?

« Sans la culture, l'homme serait immergé dans l'actualité monotone de ses actes, il ne prendrait pas cette distance qui lui permet de se donner un passé et un futur. Il lui faut un monde déjà revêtu d'un sens, une dramatique où la conscience retrouve l'analogue ou la contrepartie de ses jeux: la culture est ce dans quoi l'homme est un être

historique et ce par quoi son histoire tâche d'avoir un sens<sup>148</sup> ». Vivement une maison qui nous reflète!

---

<sup>148</sup> Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme, La culture comme distance et mémoire*. Montréal, Hurtubise, 1968, p. 189.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Ouvrages de consultation.

ALBUM SOUVENIR, 325, SAINTE-ANNE-DE-LA-PÉRADE. (S.L.), Album souvenir du 325e, 1992, 693 p.

BAUDRILLARD, Jean. « Modernité », dans *Encyclopaedia Universalis*, Corpus 12, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1985, pp. 424-426.

COURVILLE Serge, Jean-Claude ROBERT et Normand SÉGUIN. *Atlas historique du Québec, Le pays laurentien au XIXe siècle, les morphologies de base*. Sainte-Foy, P.U.L., 1995, 171p.

HARRIS, R. Cole dir. *Atlas historique du Canada, Des origines à 1800*. Montréal, P.U.M., 1987, 186 p.

### 2. Sources manuscrites

ANONYME, Archives personnelles de Sœur Madeleine Trudel, document manuscrit intitulé: *La vieille maison*, (janvier 1917).

### 3. Sources imprimées

ALADDIN. *Aladdin's Homes*. [ s.l ], [ s.é.], 1906/1924/1931.

ANONYME. *House Plans, Bishopric For All Time*. Cincinnati, [ s.é. ], 1924

ANONYME. *L'économie domestique à l'École primaire complémentaire*. Saint-Pascal-de-Kamouraska, École Normale Classico-Ménager, 1921, 412 p.

ANONYME. *L'économie domestique à l'École primaire complémentaire*. Saint-Pascal-de-Kamouraska, École Normale Classico-Ménager, 1929, 412 p.

ANONYME. *L'économie domestique à l'École primaire complémentaire*. Saint-Pascal-de-Kamouraska, École Normale Cassico-Ménager, 1934, 414 p.

BAKER, John Milnes. *American House Style; A Concise Guide*. New York, W.W. Norton and co., 1993, 221 p.

DeMONTIGNY, Testard. *Manuel d'économie domestique*. Montréal, Cadieux & Derome, 1896, 327 p.

HARRIS BROTHERS AND CO. *A Plan Book of Harris Home*. Chicago, [ s.é.], 1928, 36p.

KIRBY, J.H.K. *Modern Cottages*. Syracuse, [ s.é.], [ s.d.], 32 p.

*Le Terroir. Revue mensuelle illustrée.* Vol. XIII, no 6 ( novembre 1931), 28 p.

SEARS. *Sears Modern Homes and Building Plans.* [ s.l ], [ s.é.], 1895/1908.

#### 4. Livres et articles

BERGERON, Claude. *Architecture du XXe siècle au Québec.* Montréal, Musée de la civilisation/Méridien, 1989, 271p.

COURVILLE Serge, Jean-Claude ROBERT et Normand SÉGUIN. « Un nouveau regard sur le XIX<sup>e</sup> siècle québécois: l'axe laurentien comme espace central », dans *Interface*, ( janvier-février 1993), pp. 23-31.

DE KONINCK, Marie-Charlotte, dir. *Jamais plus comme avant! Le Québec de 1945 à 1960.* Québec Fides/Musée de la Civilisation, 1995, 183 p.

DICKINSON, John A. et Brian YOUNG. *Brève histoire socio-économique du Québec.* Sillery, Septentrion, 1992, 383 p.

DUGRÉ, Adélard. *La campagne canadienne, croquis et leçons.* Montréal, Imprimerie du Messenger, 1925, 235 p.

DUMONT, Fernand. *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire.* Montréal, Hurtubise, 1968, 284 p.

ÉLEB, Monique et Anne DEBARRE. *L'invention de l'habitation moderne. Paris 1880-1914.* (s.l.), Éditions Hazan et Archives d'Architecture Moderne, 1995, 534 p.

FALARDEAU, Jean-Charles. *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin.* Montréal, P.U.M., 1968, 179 p.

FORTIN, André. *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues.* Ste-Foy, P.U.L., 1993, 406 p.

FOURNIER, Marcel. *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec.* Montréal, St-Martin, 1986, 239 p.

GAMELIN, Alain et al. *Trois-Rivières illustrée.* Trois-Rivières, La Corporation des fêtes du 350<sup>e</sup> anniversaire, 1984, 228 p.

GIEDEON, Siegfried. *La mécanisation au pouvoir.* Paris, Denoël/Gonthier, 1980, 3 tomes.

GUERRAND Roger-Henri « Espaces privés », dans Philippe Ariès et Georges Duby, dirs. *Histoire de la vie privée, tome 4, De la révolution à la grande guerre.* Paris, Seuil, [ s.d ], 636 p.

HABERMAS, Jürgen. *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise.* Trad. Marc B. de Launay, Coll. Critique de la Politique, Paris, Payot, 1978, 327 p.

- HALL, Catherine. « Sweet Home » dans Philippe Ariès et Georges DUBY, dirs. *Histoire de la vie privée, tome 4, De la révolution à la grande guerre*. Paris, Seuil, [ s.d.], 636 p.
- LAMONDE, Yvan et Esther TRÉPANIÉ. *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*. Montréal, I.Q.R.C., 1986, 319 p.
- LAVOIE, Yolande. « Les mouvements migratoires des canadiens », dans Hubert CHARBONNEAU dir., *La population du Québec: études rétrospectives*. Montréal, Boréal, 1973, 110 p.
- LE GOFF, Jacques. *Histoire et mémoire*. Paris, Gallimard, 1988, 409 p.
- LE GOFF, Olivier. *L'invention du confort, naissance d'une forme sociale*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994, 215 p.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT. *Histoire du Québec contemporain, tome 1, De la Confédération à la crise*. Montréal, Boréal Express, 1989, 758 p.
- McALESTER, Lee et Virginia McALESTER. *A Field Guide to American Houses*. New-York, Alfred A. Knopf, 1991, 525 p.
- MARTIN, Paul-Louis. *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*. Coll. Géographie historique, Québec, P.U.L., 1999, 378 p. ( À paraître en mai 99)
- NOPPEN, Luc, dir. *Architecture, forme urbaine et identité collective*. Sillery, Septentrion, 1995, 267 p.
- NOUSS, Alexis. *La modernité*. Coll. Ouverture, Paris, J. Grancher éditeur, 1991, 218 p.
- PARDAILHÉ-GALABRUN, Annik. *La naissance de l'intime. 3 000 foyers parisiens XVII-XVIII siècles*. Coll. Histoires, Paris, P.U.F. 1988, 523 p.
- PERROT, Michelle. « Manière d'habiter » dans Philippe ARIÈS et Georges DUBY, dirs. *Histoire de la vie privée, tome 4, De la révolution à la grande guerre*. Paris, Seuil, [ s.d ], 636 p.
- PLANTE Herman. *Saint-Justin, foyer de sérénité rural*. Trois-Rivières, Le Bien Public, 1937, 62 p.
- SAVARD, Pierre. *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis 1851-1905*. Québec, P.U.L., 1967, 499 p.
- SCHWEITZER, Michael et W.R. DAVIS. *America's Favorite Homes*. Détroit, Wayne State University Press, 1990, 197 p.
- THIVIERGE, Nicole. *Histoire de l'enseignement ménager-familial au Québec, 1882-1970*. (s.l.), I.Q.R.C., 1982, 475 p.

**ANNEXE I**

**LISTE DES INFORMATEURS**

Nom de l'informateur	Numéro	Âge	Date de l'entrevue	Occupation principale	Lieu de résidence
Germain Baril	1	82	19/06/97	Agriculteur	Saint-Prosper
Paul E. Cinq-Mars	2	77	04/06/97	Poste Canada	Saint-François-Xavier-de-Batiscan
Charles Édouard Deveault	3	77	10/06/97	Journalier	Saint-François-Xavier-de-Batiscan
Jean-Paul Jacob	4	76	16/06/97	Agriculteur	Sainte-Geneviève-de-Batiscan
Mme René Jacob	5	70	16/06/98	Ménagère	Sainte-Geneviève-de-Batiscan
Damien Gagnon	6		21/06/97	Monteur de lignes	Saint-Prosper
Lucie Croteau-Gagnon	7		21/06/97	Secrétaire	Saint-Prosper
Magella Gagnon-Hébert	8		21/06/97	Commerçante	Saint-Prosper
Laurent Gravel	9	70	19/06/97	Agriculteur	Saint-Prosper
Jeanne Lefebvre	10	83	21/06/97	Ménagère	Saint-Prosper
Adrien Trudel	11	71	15/06/97	Journalier	Sainte-Geneviève-de-Batiscan
Soeur Madeleine Trudel	12	82	11/06/97	Enseignante	Saint-Prosper
Anonyme	13	77	17/06/97	Ménagère	Saint-François-Xavier-de-Batiscan
Anonyme	14	79	17/06/97	Ménagère	Saint-François-Xavier-de-Batiscan
Anonyme	15	69	20/06/97	Ménagère	Saint-Prosper
Anonyme	16	79	09/06/97	Agriculteur	Sainte-Geneviève-de-Batiscan
Anonyme	17	76	05/06/97	Ménagère	Saint-Prosper